

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

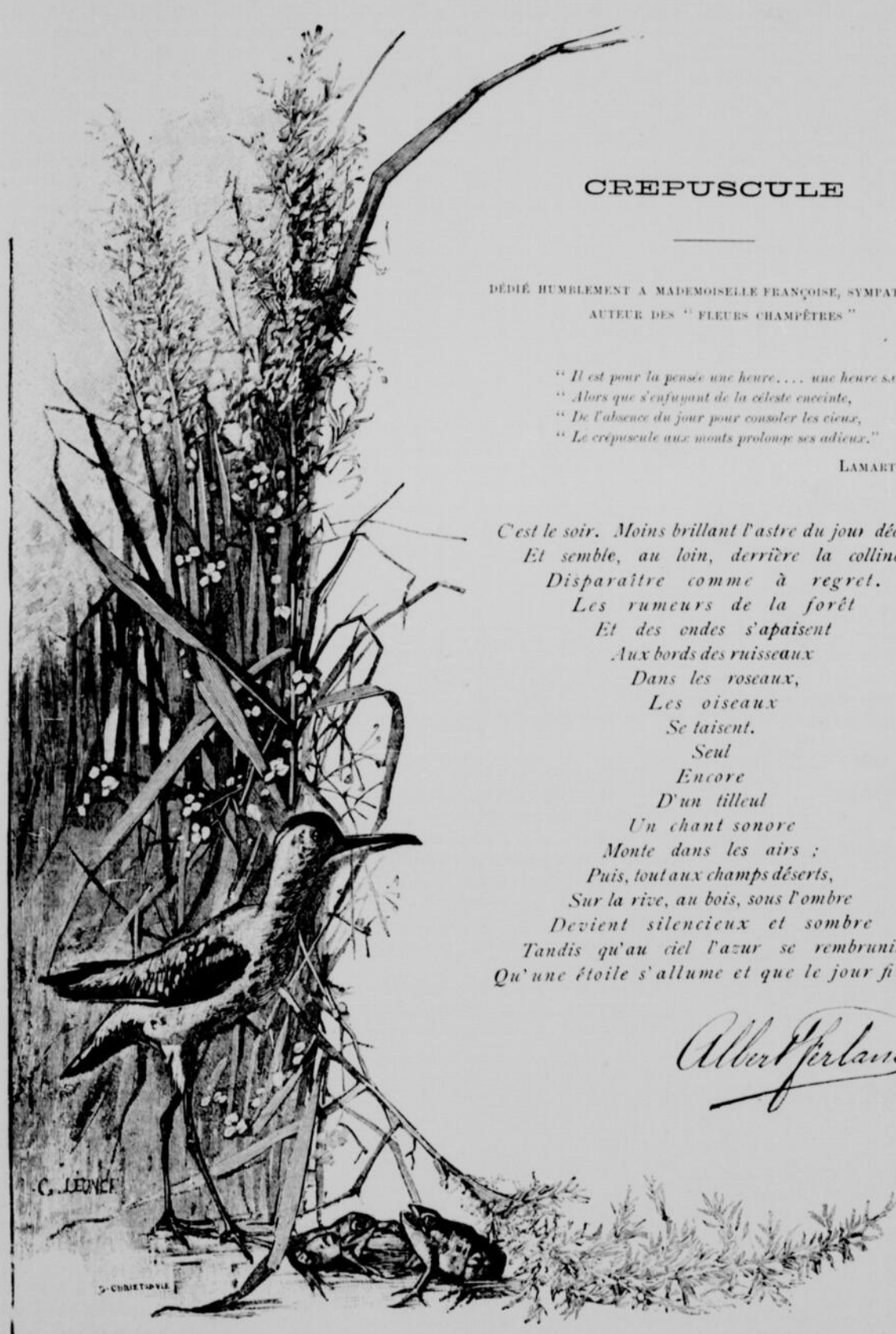
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12ME ANNÉE, No 587.—SAMEDI, 3 AOUT 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



CREPUSCULE

DÉDIÉ HUMBLEMENT A MADemoisELLE FRANÇOISE, SYMPATHIQUE
AUTEUR DES "FLEURS CHAMPÊTRES"

" Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
" Alors que s'enfuyant de la céleste coccinelle,
" De l'absence du jour pour consoler les cieux,
" Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux."

LAMARTINE.

*C'est le soir. Moins brillant l'astre du jour décline
Et semble, au loin, derrière la colline
Disparaître comme à regret.
Les rumeurs de la forêt
Et des ondes s'apaisent
Aux bords des ruisseaux
Dans les roseaux,
Les oiseaux
Se taisent.
Seul
Encore
D'un tilleul
Un chant sonore
Monte dans les airs ;
Puis, tout aux champs déserts,
Sur la rive, au bois, sous l'ombre
Devient silencieux et sombre
Tandis qu'au ciel l'azur se rembrunit
Qu'une étoile s'allume et que le jour finit.*

Aller Pirlaud

C. LEONCE

S. CHRISTOPHE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 AOUT 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Poésies (avec encadrement); Crépuscule, par Albert Ferland.—Chronique européenne, par Raoul Bresseau.—La mangeuse d'hommes (avec gravures), par J. H. Rosny.—La trappe de Notre-Dame du Lac, par J. St-E.—Actualité scientifique, par Ch. Marsillon.—La bouteille-kiosque.—Ça et là.—Étude psychologique (avec gravures).—L'éclairage de l'avenir, par Rigolet.—Légende suisse, par Xavier Marmier.—Erratum.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les échecs.—Feuilleton: La mendicte de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—A travers le Canada: Sainte-Anne de Bellevue; Le village et les deux ponts de chemin de fer.—Oka: La Trappe de Notre-Dame du Lac—Québec: Vue sur la Basse-Ville (côté du bassin).—Échemin: Pont du Grand-Trône et chute alimentant les moulins Fitch.—Montréal: Vue d'une partie du square Dominichon montrant la cathédrale Saint-Pierre et le monument de sir John-A. Macdonald.—Montréal: La bouteille-kiosque sur la place Jacques-Cartier.—Montréal: La procession du cirque Baily: Les éléphants passant devant le marché Saint-Laurent.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT TRENTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le cent trente-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 3 AOUT, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

ENTRE-NOUS.



fendeur eût beau prouver que ses ouvriers

avaient consenti à ce travail supplémentaire et qu'ils avaient été payés en conséquence, rien n'y fit; la loi devait être respectée.

Résultat: Perte pour le patron et ses ouvriers.

Ce n'était certes pas là ce que se proposait la loi, qui n'avait en vue que de faire cesser des abus, mais on voit que la manie de réglementation à outrance produit de singuliers effets.

En voici un autre exemple, plus significatif encore que celui précité et qui prouve que les mesures les plus sages en apparence et les mieux intentionnées vont parfois à l'encontre du but qu'elles se proposent.

M. Le Constellier, fabricant de corderie à Rouvray (Somme), emploie de nombreux ouvriers. Il vit avec eux dans le meilleur accord. Les ouvriers travaillent le plus souvent en plein air; c'est dire que l'hiver, il leur faut cesser à la nuit tombante. Par compensation, étant payés aux pièces, ils profitent de ces longues journées d'été pour augmenter par un surcroît de travail, leur modeste salaire.

Patrons et ouvriers y trouvent leur compte, et personne ne se plaint.

Mais arrive l'inspecteur du travail. La loi en mains, il constate que les ouvriers travaillent plus de douze heures. D'où procès-verbal et interdiction signifiée à M. Le Constellier de continuer ces pratiques illégales.

Il faut se soumettre et c'est ce que le patron a fait, et pourquoi il a fait notifier à ses ouvriers l'avis suivant:

Mes chers ouvriers,

A la suite d'une contravention qui m'a été faite hier par l'inspecteur du travail dans l'industrie, je vous informe tous que samedi prochain, je me verrai dans la pénible et cruelle obligation de fermer l'usine, après la paie, pour une semaine d'abord, si le droit de travailler librement ne nous est pas continué, comme aux ouvriers des champs, auxquels nous sommes assimilables, notre métier s'exerçant en partie en plein air.

C. LE CONSTELLIER.

Et voilà toute une population ouvrière sur le pavé si l'affaire ne s'arrange pas.

Je laisse aux ouvriers canadiens le soin de commenter ce fait que je leur signale, pour qu'ils en fassent leur profit.

*** Il paraît qu'il existe un pays où il est d'usage de considérer comme atteint d'aliénation mentale, et par conséquent comme irresponsable, tout individu qui attente à la vie du souverain, cela évite une condamnation à la peine capitale et consacre ce principe que le monarque est orné de qualités si éminentes, qu'il faut être vraiment idiot ou fou pour avoir l'idée de l'assassiner.

C'est très bien, mais il semble que la coutume est en voie de se démocratiser.

Chez nous, par exemple, Edwards, qui a tué sa sœur, il y a quelques mois, a été déclaré fou de premier ordre et enfermé dans une maison de santé.

Shortis, l'assassin de Valleyfield, n'a tout l'air d'être sur le point de bénéficier d'une excuse du même genre, et ce qu'il y a de très curieux, c'est que ce misérable semble convaincu que tous ceux qui sont accusés d'assassinat sont des toqués.

On racontait dernièrement que ce sinistre individu regardait comme fou Demers, actuellement en prison sous soupçon d'avoir tué sa femme.

Quant à ce dernier, s'il est coupable, il faut avouer qu'il est rudement fort; s'il est innocent, on est obligé de reconnaître qu'il est bien mollassé, tant son attitude est étrange.

*** Tous les toqués ne sont pas des assassins. Dieu merci! D'aucuns même sont très ingénieux, témoin ce type qui vient de passer à Montréal, en route pour faire le tour du monde.

Ce gaillard-là, ne sachant que faire et se trouvant plus solide des jambes que de la tête, raconte qu'il a parié de faire le tour de notre machine ronde, sans travailler, et ce, dans un délai fixe.

Il ne doit vivre que de ce qu'on lui donne en chemin et, à son départ d'une ville, s'il lui reste des fonds, il est obligé de les mettre à la banque, ce qui le forcera probablement à faire un nouveau tour pour retirer son argent, ou plutôt celui des autres, s'il met son projet à exécution.

Ajoutons que le pari est de dix mille dollars, ce qui est un assez joli denier.

Il se qualifie lui-même de l'épithète de vagabond, et le mot est assez juste, puisqu'il en a déjà subi les inconvénients. Il a été arrêté plusieurs fois, il a essayé une quinzaine de coups de feu et été blessé une demi-douzaine de fois, mais l'amour du vagabondage—car l'histoire du pari en admettant qu'elle fût vraie, ne constituerait qu'un encouragement à la paresse—le dégoût du travail régulier et productif le pousse d'une manière irresistible à se promener et à mendier.

Au reste, le nombre des gens qui ont adopté cette manière de vivre devient de plus en plus grand, si j'en juge par la quantité de faimés qui vont quêter de porte en porte, en racontant presque toujours la même histoire, qu'ils ont un rhumatisme ou toute autre maladie, que la Bonne sainte Anne seule peut les guérir et qu'ils s'y rendent de ce pas.

Comme beaucoup d'entre eux sont propriétaires de faces assez patibulaires, on s'empresse de leur donner quelque chose afin qu'ils déguerpissent au plus vite.

Le truc de la mendicité au pèlerinage commence à s'éventer.

*** Toute la Georgie s'occupe du Canada en ce moment.

Pourquoi?

Pour une raison bien simple, ignorée à Montréal et qui a été comprise à Québec.

Il y a un mois, soixante journalistes de la Georgie ont fait une excursion en Canada, et bien que leur arrivée fût signalée partout, ce n'est que dans la ville capitale de notre province que la presse locale s'est occupée d'eux et qu'on leur a fait une réception officielle, très cordiale, quoique fort modeste.

Les Georgiens n'ont pas été insensibles au procédé et leurs comptes-rendus des plus intéressants auront ce résultat d'attirer l'attention des touristes de notre côté. On n'a jamais assez de visiteurs.

L'un d'eux me disait qu'il emportait trois souvenirs qui peuvent se résumer ainsi: La gaîté et l'esprit des Français d'Amérique, le voyage inoubliable dans les rapides de Lachine et enfin la cuisine et le confort du château Frontenac qu'ils regardent comme l'hôtel le plus select du continent.

Ils sont allés aussi à Sainte-Anne de Beau-pré, non comme les tramps dont je vous parlais tout à l'heure, mais en journalistes et... il faut bien le dire, en gens peu croyants.

Que voulez-vous, la foi aux miracles n'est pas donnée à tout le monde, et d'autant moins à nos Georgiens, qu'ils sont protestants.

Cependant, je dois leur rendre cette justice que tous les articles que j'ai lus à ce sujet sont très convenables et que pas un ne contient de ces réflexions saugrenues que nous ne sommes que trop habitués à voir jaillir des plumes orangistes dans notre pays.

Question d'éducation et de savoir-vivre.

CHRONIQUE EUROPÉENNE



DERNIÈREMENT, j'ai reçu la visite de notre compatriote, M. le Dr Elie Asselin, qui partait le lendemain pour le Canada.

Quand ces lignes paraîtront, le Dr Asselin sera peut-être déjà installé au milieu de vous. C'est un jeune homme qui a travaillé à Paris, où il s'est spécialement occupé du traitement du croup, par le fameux *serum* de l'illustre Dr Emile Roux.

De tout cœur, je souhaite succès à l'ex-disciple du Dr Hingston, venu se perfectionner parmi les maîtres de la Science, les bienfaiteurs de l'humanité.

* *

Beaucoup d'entre vous ont lu cette phrase, à jamais célèbre, de l'immortel Dante : " Ah ! vous tous qui entrez ici, laissez toute espérance."

Ainsi pouvaient penser depuis des siècles les malheureuses victimes de la phthisie, qui franchissaient le seuil d'une maison hospitalière, d'où leur cadavre seul devait sortir.

Mais la science n'avait pas dit son dernier mot. Pasteur et Roux ont chacun découvert : l'un le remède contre la rage qui, d'un malheureux fortement constitué, robuste et plein de vie, faisait un monstre abject qu'il fallait abattre comme le chien enragé qui l'avait mordu, sous peine de voir se propager chez d'autres cet horrible mal ; le second s'est appliqué à trouver le *serum*, avec lequel il a déjà empêché de mourir 400,000 personnes, étouffant sous les serres cruelles de l'impitoyable croup.

Il fallait qu'un autre savant—encore un Français—vint apporter une découverte non moins admirable et utile à l'humanité, il fallait que le Dr Francisque Crôte découvrit un remède contre le fléau destructeur, le plus grand ennemi des races humaines : la phthisie !

Ce savant et distingué chimiste, après de patientes études, communiqua un résultat de sa méthode au mois d'octobre dernier, à l'Académie des sciences, et depuis un succès continu est venu attester l'efficacité de son traitement.

Ses confrères, les éminents docteurs Gaouël et Lefèvre, affirment les résultats admirables qu'ils ont obtenus à l'hôpital de Villepinte, au moyen de la méthode Crôte.

Ils citent des cas nombreux de personnes considérées comme à jamais perdues et sauvées par ce traitement, bien propre à rendre célèbre le modeste savant qui a tant mérité non seulement de sa patrie, mais du monde entier.

L'Espérance, cette seule consolation des grandes douleurs humaines et des implacables maladies physiques, restera donc aux malheureux, dans le cœur desquels devaient tinter, comme un glas, les désespérantes paroles inscrites par le Dante, à la porte de son enfer, et que les victimes de la phthisie croyaient lire même à l'entrée des maisons hospitalières.

Evidemment, l'illustre Ferdinand Brunetière s'est trompé, quand il a écrit que " la science a fait faillite "

Non, elle réalise tous les jours des progrès nouveaux, et le grand souffle humanitaire, qui inspire les savants, est plus vivace que jamais.

* *

J'ai lu, il y a peu de jours, un article dans lequel on demandait une religion nouvelle, avec autant de logique que l'on pourrait demander à un astronome de changer la couleur du soleil.

La religion catholique a fait son temps, disait cet écrivain qui se croit encore plus savant qu'il ne l'est, et " il nous en faut une nouvelle qui puisse s'adapter aux goûts et aux besoins des peuples "

Pourquoi n'a-t-il pas simplement dit " aux passions ", et peut-être alors aurait-il écrit ce qu'intérieurement il pensait ?

Ces prétendus grands hommes, qui disent que la religion du Christ a vécu, raisonnent-ils, en hurlant ces absurdités, dictées par un esprit en démençe—jouet d'aveugles passions ?

Je me rappelle avoir lu, dans le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand, où il semble avoir écrit pour ces sceptiques des pages admirables, racontant quels exemples frappants ont donné Pascal, Newton et tant d'autres philosophes illustres qui, après avoir découvert l'essence et la pesanteur des mondes, ont tourné vers Dieu leur intelligence convaincue, parceque, en s'élevant au-dessus des choses humaines, ces génies avaient trouvé partout les preuves évidentes de la divinité de la religion de Jésus de Nazareth.

D'ailleurs, à ceux-là mêmes qui prennent Jean-Jacques Rousseau comme modèle et qui ne reconnaissent pas la logique et la justesse du livre philosophique du Père Didon, en réponse au paradoxal Ernest Renan,—je répéterai ces mots que Jean-Jacques écrivit dans son moment le plus sincère : " Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu."

L'humanité ne succombe pas " faute de Divinité," mais faute de Foi.

A force d'exalter le courage des suicidés et le doute des esprits faibles, à force de déifier les passions et les folles amours, il est assez naturel qu'après avoir perdu la tête ces hommes perdent la Foi.

Que celui qui crie plus fort que les autres fonde une religion dont il voit la nécessité—c'est lui qui le dit—et alors il verra accourir à lui tous les incrédules et tous les criminels, car les uns comme les autres désirent et demandent " une religion nouvelle."

Et nous, catholiques, nous verrons comment réussira l'œuvre de ce grand moralisateur qui ne veut plus de cette religion divine—pardonnant à tous les renégats.

Peut-être, comme bien d'autres, sera-t-il heureux au jour de son heure dernière de mourir en paix avec le Dieu qu'il aura jadis renié.

* *

Le vingt-cinq juin dernier, c'était grande fête chez notre consul ; et Mme Fabre recevait en son bel appartement de la rue Marbeuf.

Tous les Canadiens furent reçus d'une manière aimable et charmante par l'obligeant consul, sa très sympathique dame et M. Paul Fabre le courtois secrétaire du consulat.

Lady et le marquis de Dufferin et Ava—ambassadeur d'Angleterre à Paris—assistèrent à ce select *At home*.

Parmi les Canadiens, on remarquait : MM. T. Brosseau, l'éminent avocat de Montréal ; son confrère, le juriconsulte F.-L. Béique accompagné de sa dame ; M. le Dr et Mme Desjardins ainsi que les demoiselles Desjardins et une foule d'autres, tous heureux de se rencontrer dans les salons hospitaliers de M. et Mme Fabre.

* *

La semaine prochaine, je vous parlerai un peu de la fête du 14 juillet, que la France entière se prépare à fêter avec éclat.

La grande famille française salue toujours avec bonheur le jour du réveil de ses libertés.

RAOUL BRESSEAU.

Paris, juillet 1895.

• • Pendant que certaines gens s'acharnent chez nous à faire la guerre à la langue française, voici qu'un Russe, M. Huléwicz, officier de marine, vient de publier en français deux volumes qui ont obtenu un succès bien mérité.

Dans l'un d'eux se trouve une réponse à une question d'un de nos plus brillants écrivains que je citerai pour vous donner une idée du cœur de l'écrivain.

Si j'écris le français,—et je l'écris bien mal,—
C'est qu'on l'a ciselé d'azur et de cristal.
Et que, sans le savoir, le cœur peut le comprendre.
Il est subtil et clair, et plein de mots brûlants,
Et son rythme nerveux a des parfums troublants.
Si j'aime le français, c'est qu'il parle à mon âme,
Que je m'y sens à l'aise, et que seul il est femme.
Si j'écris le français,—et je l'écris bien mal,—
C'est pour vous dire, à vous, ô maître sans égal,
Que j'aime éperdument votre œuvre de génie
Et de votre talent la souplesse infinie.
Si je lis le français, ô sublime écrivain,
C'est que j'y crois trouver mon idéal divin ;
Et ce vers de Bornier exprime ma croyance :
" Chacun a deux pays, sa patrie et la France ! "

Cela fait du bien de voir un étranger parler ainsi de notre belle langue et de notre France bien aimée ; c'est rafraîchissant et ces vers consolent de la fausse musique que composent nos fanatiques ennemis.

• • Il paraît que la veuve la plus riche du monde est une espagnole chilienne, Senora Isidora Cousino qui possède quelque chose comme *deux cent millions de dollars*.

Cette archi-millionnaire jette l'argent par les fenêtres, dans des fêtes auprès desquelles celles de Monte-Christo ne seraient que des noces de tailleur, bref, elle dépense ses revenus aussi vite qu'elle le peut et n'y arrive pas toujours.

C'est très bien de sa part, cet argent doit circuler, mais je vois que, d'un autre côté, elle retire environ cent mille dollars par an d'une petite mine de charbon qu'elle possède quelque part, et que ce combustible lui revient à \$1.35 alors qu'elle le revend \$7.50 à ses compatriotes.

Je ne trouve pas cela aussi bien, car il me semble que si elle encourage, par ses dépenses les industries de luxe, elle ne pense guère aux ouvriers de sa mine ni aux pauvres gens qui ont besoin de son charbon.

D'autre part, les racontars disent que cette veuve, sur le retour, aime beaucoup les jeunes gens, qu'elle en a toujours un escadron de vingt à trente autour d'elle, et que ceux qui lui plaisent peuvent dépenser autant qu'ils le veulent.

Hum ! cela me semble peu limpide, mais, pas de mauvaises pensées.

Je viens de lire deux colonnes sur cette femme fortunée, on vante sa beauté, sa folle générosité plutôt que sa bonté, on parle de ses châteaux, de ses propriétés immenses, de ses chevaux, de ses réceptions, des portières de sa maison de ville qui valent, dit-on, plus de \$250,000, mais on ne dit pas si elle est heureuse.

Je crois qu'elle doit richement s'ennuyer.

La Banque du Peuple devrait bien lui écrire pour la prier de lui donner un coup d'épaule, sous forme de monnaie. Cela la désennuierait peut-être un moment que de faire un peu de bien aux nombreux Canadiens qui ne sont pas du tout rassurés sur le sort de leurs économies.

• • Eh bien ! le mois de juillet n'a pas manqué à sa sinistre réputation.

Que de morts violentes depuis trente jours, et comme les coroners sont occupés !

Effet du soleil, de ce bon soleil qui fait tant de bien et qui produit tout ce mal.

LÉON LEDIEU.

LA MANGEUSE D'HOMMES



"Elle joue, murmura Djoûna."—Page 189, col. 2



Le crépuscule venait de mourir sur les collines, la lune géante se levait dans l'échancrure dentelée de deux forêts. La terre encore chaude du jour, l'arrêt subit de la brise, les rumeurs de l'animalité nocturne, la beauté du firmament sur une terre insoumise à

l'homme après les millénaires de civilisation, implacable, farouche, vaste comme le cœur de James MacCartly, l'emplissait d'une plénitude de grandeur et de poème.

Derrière lui suivait un humble fils de l'Inde, Bavadjee-le-Coureur, grêle, les épaules hautes et timides, taillé dans un minimum de matière, mais la tête lucide, la bouche intelligente et douce. A mesure qu'ils avançaient, la nuit murmurait plus haute et terrible, le grondement des bêtes se prolongeait sur la plaine, de grandes chauves-souris nageaient dans la lumière orange.

Bavadjee se rapprocha de MacCartly ; son effroi se compensait d'un intime orgueil à servir l'Irlandais trapu, aux prunelles belliqueuses, à la physionomie rude et bonne, irascible et affectueuse :

—Approchons-nous ? demanda James.

—Dans une demi-heure, nous atteindrons la première maison de Nardonarès.

Des formes furtives se levaient au ras des herbes, un sombre mystère de férocité et d'épouvante grouillait dans les pénombres, la lune resplendissait plus claire, lorsque Bavadjee se mit à dire :

—Voici Nardonarès.

Vagues, bleuâtres, s'estompèrent des cachutes de bambou, ramassées sur une colline. Des plaintes s'y firent entendre, une lueur brilla vers l'orée. Tandis que MacCartly se rapprochait, on commença de distinguer des paroles.

—Maitre, dit l'Hindou, je crois comprendre que la "Mangeuse d'hommes" a passé...

Pâle, ses dents s'entre-choquèrent. James lui frappa sur l'épaule :

—Du calme, Vadjee...

Les lamentations s'éteignirent. Après une dizaine de minutes, MacCartly et son compagnon arrivèrent auprès de la hutte éclairée. On y causait avec animation.

—Interpelle-les, camarade !

A la voix du coureur, il se fit un brusque silence. Nul ne répondit à ses premières paroles. Mais quand il eut spécifié, surtout lorsqu'il annonça en MacCartly un de ces nettoyeurs de jungles que l'armée anglaise députe

par tout l'Hindoustan, la porte grossière de la cabane s'ouvrit au large, des figures hagarées apparurent dans la pâleur du soir. En un instant, l'Irlandais fut entouré d'une multitude suppliante, dont les voix discordantes racontaient toutes ensemble une lugubre histoire.

—Un peu d'ordre ! fit James... Laissez parler un ancien...

Ils se turent, un vieillard s'avança, personnage de légende aux longs cheveux durs, au visage couleur d'argile, qui se mit à expliquer que la "Mangeuse d'hommes," venait de parcourir le village et qu'elle avait emporté le laboureur Chandranahour.

—C'est le troisième de la saison, seigneur. Toute la vallée est sa tributaire, elle rôde autour des villages et refuse la chair des animaux pour celle de l'homme.

Dans la multitude gracile, disséminée autour de lui, Hindous au crâne-aryen, aux intelligences claires mais craintives, MacCartly vit avec horreur des êtres voués aux appétits d'une brute, des frères blancs plus privés de défense que les tribus nègres, car une horde de Zoulous n'eût-elle depuis longtemps attaqué et vaincu la bête monstrueuse ? Il y rêva, puis se secouant et d'un ton bref, impératif :

—Où gîte la "Mangeuse d'hommes" ? Quelqu'un veut-il me servir de guide ?

Tous s'entre-regardèrent, dans l'angoisse aucun ne revendiqua le périlleux honneur.

—Que craignez-vous ? Croyez-vous que je veuille exposer vos existences ? Entre le guide et la tigresse, ma poitrine et celle de Vadjee ne sont-elles pas une suffisante barrière ? Attendez pour coutume d'exiger une triple proie.

Un jeune homme alors s'avança.

—Avec l'aide de Kirshna, seigneur, c'est moi qui vous mènerai vers la "Mangeuse d'hommes."

—Bien, ça ! dit l'Irlandais. Et sois sans aucune crainte, nous en avons vu de plus terribles, pas vrai, Vadjee ?

—Oui, maitre.

Il parut un dieu à ces timides. Impossible, il examina ses armes à la lueur de la lune, ses rifles nikelés à deux coups, solides et sûrs comme sa bravoure, sobres comme ses mouvements, nets et clairs comme toute sa personne, puis :

—En route, Vadjee... et vous jeune homme.

—Djoûna.

—Eh bien ! Djoûna, du courage !

—Oh ! maintenant, j'en ai.

Il en avait, son être surélevé par le sang-froid de l'Européen, en proie à un confus mysticisme qui transfigurait l'aventure. James donna le signal du départ. Le village les regarda s'éloigner comme on regarde s'éloigner un prodige. Ils disparurent sur la plaine, ils s'enfoncèrent dans le dédale des herbes, parmi les vapeurs bleuâtres de la rivière.

Au sortir d'une manière de défilé entre des rocs, Djoûna fit halte avec tremblement. La main tendue, il soupira :

—C'est là !

Sur une surface sinueuse se développait un de ces recoins où la majesté des forces libres, la lutte des instincts et des plantes crée la splendeur et la pourriture. La lune brodait les figuiers, les mornes troncs, les meneaux des feuillages. Elle tissait des dentelles entre les lianes, les lichens, les ricins, sur une mare obstruée de vieilles écorces, de roseaux niflétris, d'algues émeraudees ; le firmament semblait fait de constellations ramusculaires, une faune sinistre rampait et fuyait sur le sol flottant sur la lourdeur des ombres.

Partout, une confusion de genèse et d'agonies, le meurtre et la fécondation occultes, des

ombres sinistres et des éclosions de fleurs argentines, de fades effluves paludéennes, la fine essence de plantes aromatiques.

Dans les intervalles de silence on entendait des soupirs d'une source mystérieuse, qui semblait s'échapper d'un puits souterrain, et la lamentation lointaine des chacals.

—Alors c'est là ? demanda MacCartly. Connais-tu la position exacte ?

—Un jour d'hiver, répondit Djoûna à voix basse, en poursuivant une génisse égarée... j'ai vu la " Mangeuse d'hommes " au bord de sa caverne...

Il ajouta d'une voix presque indistincte, grelottant de tous ses membres :

—Elle achevait de dévorer une jeune femme... Depuis, Chandranahour, le même qui a été emporté ce soir, a été, lui aussi, témoin, au même endroit, d'une scène semblable.

—C'est bien, dit MacCartly... alors tu peux me conduire jusqu'au bout ?

—Je le puis, répliqua l'Hindou, avec une résignation douce.

—En marche, alors...

Ils contournèrent un fourré ; ils trouvèrent un sentier naturel creusé par le passage des eaux hivernales. La lune, à mi-route du zénith, perçait de lueurs nettes les branchages ; les trois hommes avançaient péniblement et légèrement, avec des regards aigus vers les ténèbres.

Le frôlement de leurs habits contre les plantes, de leurs pieds sur le sol se confondaient à peu près dans les rumeurs de bestioles à la pâture et la tremblerie légère des végétaux. Une délicatesse funèbre, une sinistre et velouteuse fraîcheur émanait de toutes les indécisions de l'entour. Comme un être, comme une âme, le péril rôdait autour d'eux, transfigurait l'aspect des choses, inscrivait partout des symboles absurdes et pénétrants.

Bavadjee et Djoûna, à l'approche inévitable de la péripétie, tombaient dans une sorte d'hypnose, source de la passive bravoure de tant d'orientaux, de ces résistances doucement étouffées, devant lesquelles l'occident a quelquefois reculé. Les prunelles élargies, la pensée mi-éteinte, ils marchaient comme des somnambules, tandis qu'en MacCartly la volonté, les nerfs, la raison se livraient une vive bataille ; mais l'accoutumance de ces minutes terribles ne rendait pas douteuse sa conduite ; il croyait en la fermeté de son bras, la lucidité et la précision de sa prunelle. Le cœur plus rapide, il ressentait aussi la vigoureuse volupté des hommes braves, l'électrique allégresse d'une lutte où ne pouvait se mêler aucun regret.

Comme il ruminait ces choses, à la manière d'un analytique des hommes d'action, il vit Djoûna tressaillir et se tourner vers lui :

—Nous y sommes... cette éclaircie derrière le bloc de pierre...

Ils s'arrêtèrent. James prit un des rifles qu'il avait laissé porter à Bavadjee pour avoir le bras plus souple et plus assuré au moment suprême. Sans un autre mot, ralentissant le pas encore, tous trois atteignirent le bloc et s'agenouillèrent.

Une broussaille fine s'interposait devant eux et suffisait à les rendre invisibles ; mais en avançant la face on pouvait apercevoir les moindres détails de l'éclaircie, à peine couverte de plantes basses et qu'éclairait une flaque de soleil aussi vive que la lueur d'une grande lampe dans un appartement. Doucement, MacCartly se pencha par-dessus l'aérolithe et approcha le front de la broussaille.

Son âme s'emplit d'horreur innommable. Vers le milieu de l'éclaircie, à dix mètres, au rebord d'un repaire formé de blocs superposés, se profilait la forme de la bête souve-

raïne, la colossale tigresse accroupie. Entre ses griffes monstrueuses, le laboureur Chandranahour.

Il n'était pas mort, il ne semblait pas blessé même—ou du moins pas grièvement. L'œil perçant de l'Irlandais voyait ses paupières s'ouvrir et se refermer par intervalles assez longs et sa poitrine palpiter comme une poitrine de passereau pris au piège. La tigresse le fixait d'une façon indolente, les prunelles mi-closes, telle une chatte fixant une souris. Et, comme une chatte, il vint un moment où elle lâcha la proie, où elle s'effaça dans une pose de négligence, de feinte inattention, de grâce dormeuse.

L'Irlandais, le rifle à l'épaule, n'osa tirer ; une révolution de colère, de pitié, de navrement, rendait sa main mal sûre.

Deux épouvantables minutes coulèrent. Puis lentement, Chandranahour bougea, étendit les mains, se souleva sur ses coudes. La lune éclairait en plein son visage décomposé par les affres d'une terreur immense, l'attouchement de la mort avait raidi sa bouche, empli de stupeur et agrandi démesurément ses pupilles.

Il tourna la tête vers la tigresse. Elle semblait regarder ailleurs, dans une indifférence absolue de la présence de sa proie, ensommeillé. Alors Chandranahour se mit à ramper, en décrivant une courbe lente, et réussit à franchir deux mètres environ. MacCartly voyait approcher le visage livide du misérable, et de nouveau remit le rifle en joue. Par malheur, un mouvement de Chandranahour rendit impossible toute intervention : sa tête s'interposait dans la ligne de visée.

—Dan' it all ! murmura James.

Cependant, encouragé par la persistante indifférence de la " Mangeuse d'hommes ", le laboureur se mit à ramper plus vite. Une navrante espérance éclairait ses prunelles, mais pour s'effacer aussitôt : il entendit la bête se mouvoir. Brusquement, elle prit son élan, bondit. L'homme se laissa couler contre terre, cataleptique, de nouveau entre les pattes géantes, face à face avec les crocs pâles et les grands yeux terribles :

—Elle joue ! murmura Djoûna qui s'était avancé auprès de MacCartly.

—Oui, dit l'autre... elle joue, la damnée brute !

Des ténèbres étaient sur son âme.

Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en notre ère encore, domine l'antique Hindoustan, qui, plus que dévoratrice de l'homme, ose s'en amuser comme d'une bestiole.

Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta dans lui un esprit de vengeance, un violent vouloir d'abattre la " Mangeuse d'hommes " sans la tuer, de la tourmenter et de l'insulter, et de lui faire subir la suprématie de l'être dont elle faisait sa proie depuis six ans.

—Du calme !

Par degrés, il obtint que son cœur battit moins vite, que la colère cessât de brouiller ses pupilles.

Cependant la tigresse, avec un murmure, avec des gestes légers et prestes, retournait Chandranahour sur le sol, goûtait àprement la joie de domination et de puissance. Le pauvre homme, recroquevillé, semblait quelque infirme herbivore, maigre et frêle et sans défense sous la reine des jungles et des forêts. Elle, blasée, voulut bientôt reprendre le jeu suprême, recula sans hâte, frémissante de volupté, tous ses mouvements empreints du défi de forts aux faibles, symbole âpre, souple, élégant du combat pour vivre.

Quand elle fut à deux yards, elle se tint immobile, ses prunelles d'ambre s'entrefermèrent. Elle exprimait la parfaite certitude, la volupté de ce repas vivant que bientôt elle se résoudrait à faire, la sinistre magnificence du musele triomphant.

Pourtant, le vaincu ne renonça pas à l'espérance. L'instinct de vivre battit invinciblement au fond de sa prunelle et domina la conviction que tout effort serait inutile. Après un instant d'incertitude, et absolument comme la première fois, il se redressa, il recommença sa fuite rampante, calvaire d'angoisse, d'épouvante et d'humble énergie.

MacCartly, cette fois, avait reconquis tout son sang-froid. Il laissa s'écarter Chandranahour de la ligne de visée, et resta hésitant une seconde entre la prudence qui voulait qu'il frappât au cœur et le désir ardent de punir la bête...



MacCartly prit son deuxième rifle.—Page 190, col. 1

Enfin, la détonation éclata. Dans le nuage de fumée on vit la silhouette de Chandranahour dressée et la tigresse hurlante, une patte brisée, qui se relevait en une courte stupeur.

—Courage ! hurla l'Irlandais.
Déjà il avait franchi le bloc d'abri.

Chandranahour s'élança, la tigresse fit un bond court et rapide. Elle n'eût pas le temps de recommencer : une balle de James lui brisa net une autre patte. Terrassée, impuissante, avec son grondement redoutable, ses larges crocs, elle restait un effroyable symbole de la force.

Chandranahour, réfugié derrière le vainqueur, avait, dans l'excessive joie de la délivrance, perdu l'usage de ses muscles. Il s'appuyait au bloc de pierre, en stupeur, soutenu par Djoûna. MacCartly prit son deuxième rifle des mains de Bavadjee et fit trois pas vers la bête.

Elle tenta de se soulever, ou du moins de ramper vers l'Européen ; elle avança sa tête monstrueuse, ses mâchoires dévoreuses de chair humaine où tant de vertèbres s'étaient broyées, tant d'existences anéanties. Elle retomba sans force, et James la contempla avec une satisfaction vengeresse et cruelle : il lui semblait qu'elle comprenait à présent la puissance de l'homme, que désormais elle n'oserait plus, libre, prendre sa proie dans les villages ou tout au moins qu'elle tuerait hâtivement, avec frayeur, comme on tue un trop dangereux ennemi.

—Maitre, demanda Bavadjee, tu ne vas pas la tuer ?

—Non, je la veux prisonnière !... Chandranahour est-il blessé ?

—Non, seigneur... un peu faible seulement !

Il vint s'agenouiller devant l'Européen et lui baisa la main avec humilité. Une gratitude, une admiration infinies brillaient dans ses grands yeux noirs.

—Bien... bien ! dit James avec attendrissement. Crains-tu de rester seul avec moi pendant que Bavadjee et Djoûna iront chercher des cordes, de la toile, une civière et des porteurs ?

—Ah ! seigneur... je me sens plus en sûreté auprès de vous que derrière une triple muraille de bronze.

—En ce cas, Bavadjee, tu peux partir. Mon rifle est-il en ordre ?... Bien !... Va !

La nuit, sous le ciel si pur, devenait fraîche. Le firmament buvait la chaleur : la plaine devait être glaciale. Mais dans le bois demeurait une tiédeur charmante, une atmosphère de rêve, légèrement assoupie par l'expiration carbonique des arbres. La lumière tombait comme une neige d'atômes. Des étoiles très pâles nageaient sur le zénith profond, sur les lacs impondérables de la voie lactée.

MacCartly s'était assis sur une grosse racine d'arbre et contemplait la tigresse blessée. Par moments, il avait quelque pitié, un frisson de miséricorde suggérée par la splendeur nocturne, mais en se retournant, en voyant Chandranahour encore tout blême de son épouvantable aventure, tremblant à chaque grondement douloureux de la tigresse, la colère de James remontait plus forte, pareille à la haine d'un sacrilège.

Quatre heures plus tard, la bête était captive. Des liens entrelaçaient tout son corps. Un réseau de bambous l'enfermait dans une sorte de cage très basse. Les hommes de Nardonarès se pressait tout autour. Elle leur semblait formidable encore, avec une grandeur de déité souterraine, de déité pareille aux forces meurtrières, aux sinistres puissances de la maladie et de la mort dont l'Inde a fait d'innombrables entéléchies.

L'un l'autre, ils s'encourageaient ; toutefois ils se rassuraient surtout de la présence de l'Européen et, au moment où les porteurs s'ap-

prétaient à enlever le monstre, un vieillard s'avança :

—Te voilà réduite à l'impuissance, Mangeuse d'hommes, te voilà courbée et captive... et tu ne mourras point ! Un homme t'a vaincue ! Tu connaîtras la suprématie de notre race, tu hurleras derrière les barreaux d'une cage, et les petits enfants riront de ta fureur ! Tu t'en iras de ville en ville, tu verras du haut des chariots passer la jungle et la forêt dont tu ne connaîtras plus jamais les délices ! Ta vie sera une longue tristesse et une humiliation profonde, parce que tu as profané la noblesse de nos frères et que tu t'es jouée de leurs angoisses !...

La bête gémit, débilitee par la souffrance, et les Hindous crurent que, dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce, elle connaissait la suprématie de l'Homme.

J.-H. ROSNY.

LA TRAPPE DE N.-D. DU LAC A OKA

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui, parmi nos vues "A travers le Canada" une gravure représentant le monastère de Notre-Dame du Lac, près du lac des Deux-Montagnes paroisses.

Il faut voir cette massive construction se révéler tout à coup aux regards du voyageur surpris apparaissant soudain au fond d'un vallon où elle dissimule sa majesté tranquille, il faut l'apercevoir ainsi pour en goûter tout le charme imposant.

Il y a quelques années, cet endroit était désert, inculte. Les moines agriculteurs, de l'ordre bénédictin, y ont apporté la vie, presque la prospérité déjà.

C'est qu'il n'y a point de stérilité que ne féconde le labeur constant de ces héroïques cultivateurs ; il n'y a pas de désert que leur présence et leur action ne rendent bientôt habitable, presque délectable.

Le monastère de la Trappe de Notre-Dame du Lac se compose d'un vaste corps de bâtisse formant trois des côtés d'un rectangle qui sera parfait bientôt, lorsque la chapelle monastique, actuellement en construction sera parachéevée.

L'hôtellerie, qui s'achève également à l'heure présente, fera saillie, dans des proportions assez notables, sur l'un des côtés du rectangle, celui du frontispice.

Cet établissement de la Trappe de N.-D. du Lac vaut la peine d'être visité. Nous en donnons à nos lecteurs l'assurance de quelqu'un qui l'a vu à plus d'une reprise et n'attend qu'une occasion favorable d'y retourner encore.—J. ST.-E.

ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE

Quatre années sous terre.—Le téléphone réveille-matin.—Jusqu'où l'amour de la science peut aller.—Les aliments producteurs d'énergie.—La photographie à la minute.

Un journal américain, *Scientific American*, rapporte le curieux effet produit par la lumière du jour et les rayons solaires, sur six mules qui avaient trainé pendant quatre ans des wagons de charbon dans la mine de Lacon (Illinois). Ces animaux ont été ramenés au jour tout récemment. Or, pendant ces quatre années, les mules n'avaient vu d'autre lumière que celle de la lampe Davy. Quand les pauvres bêtes arrivèrent à la surface du sol, le soleil était au zénith. On les vit aussitôt fermer les yeux ; elles furent prises d'un trem-

blement général comme à l'approche d'un grand danger.

Elles firent, les yeux toujours fermés, le trajet de près de deux kilomètres qui les séparaient de leur écurie. Ce n'est qu'à la nuit qu'elles commencèrent à ouvrir les yeux et à donner les marques d'une vive satisfaction qui se traduisit par des braiments et des gambades interminables. Elles s'habituaient d'ailleurs rapidement à leur changement d'existence et les premiers jours ne voulurent pas toucher à aucune nourriture ; elles paraissaient se contenter de l'air pur et de la lumière du soleil. Aujourd'hui, revenues de la singulière impression qu'elles ont éprouvée, les mules ont oublié leur longue vie souterraine.

Une nouvelle invention nous arrive en ligne directe des Etats-Unis. D'après le journal *Science*, on y songe sérieusement à remplacer le réveille-matin suranné par le moderne téléphone. Une société d'exploitation vient, paraît-il, de se constituer pour mener ce projet à bonne fin. Chaque soir, avant de se coucher, l'abonné indiquera à la station centrale l'heure à laquelle il entend sortir de son lit le lendemain matin. A l'heure dite, un carillon éclatant le tirera brusquement de sommeil. Décidément, aux Etats-Unis, l'antique réveille-matin a fait son temps ; il a vécu pour toujours.

Ce n'est pas tout encore. Chacun sait que l'américanisme consiste à joindre le sérieux au pratique. La même société d'exploitation se propose en outre d'adapter encore au téléphone un phonographe qui, la sonnerie cessant, récitera un verset de la Bible ou une prière et sans doute aussi chantera un psaume que pourra accompagner en sourdine le brave Yankee tout en continuant à s'habiller. Comme d'après son précepte, *time is money*, il sera d'une pierre deux coups : il commencera sa journée pieusement sans perdre de temps, et la continuera en gagnant beaucoup d'argent.

Ce que nous allons vous raconter n'est peut-être pas trop propre, mais, puisqu'il s'agit de science, tous, amis lecteurs, nous devons nous incliner devant le dévouement poussé jusqu'à ses extrêmes limites, par un savant Allemand, le Dr Geitz, un micrographe et bactériologiste très distingué d'ailleurs. Pour plus amples renseignements, ce savant habite Munich. Il vient de reconnaître que, sur une rondelle de trois millimètres de diamètre, découpée par lui, dans une chaussette de laine... pas fraîche, vivaient tranquillement trois cent cinquante-six colonies de microbes, des plus pathogènes naturellement.

Sur une semblable rondelle provenant cette fois d'une chaussette de coton, pas propre non plus, le nombre de colonies se trouvait doublé et atteignait 712 types divers. Cette quantité diminuait dans de notables proportions sur des rondelles détachées de bas ou de chaussettes récemment lavées, elle n'était plus que de 33. C'est égal, nous avons le droit de vous dire *in petto* : Quelle singulière occupation à choisir ce docteur ! Nos pères vivaient bien avec tous ces microbes et ne s'en portaient pas plus mal, pourrions-nous ajouter ; oui, mais ils sont morts, nous répondrait sans doute ce collectionneur de chaussettes.

Certains aliments solides ou liquides produisent l'énergie à divers degrés. A ce sujet une publication spéciale, le *Journal de la Santé*, analyse tout au long les effets produits sur l'économie par l'absorption de ces aliments. Il dit que la mélasse, le miel et le sucre surtout sont éminemment producteurs d'énergie. Le thé a très peu de valeur nutritive. Il n'est ni producteur de chaleur, ni

ÇA ET LÀ

formateur de tissus ; il aide simplement à transformer les aliments. Il stimule le système nerveux, combat le sommeil et rend pour un moment l'effort musculaire plus puissant, mais ensuite, il produit une sorte d'épuisement, de prostration.

Le café se rapproche du thé quant à ses effets généreux, mais il est moins stimulant pour le système nerveux, et il est plus efficace pour empêcher le corps de perdre de sa chaleur. C'est la boisson la plus saine. Le chocolat stimule moins le système nerveux que le thé et le café, mais à condition d'être de bonne fabrication. Il est plus nourrissant, contient une forte proportion de graisse, d'amidon, de gluten et de gomme. On augmente naturellement sa valeur nutritive en y ajoutant du lait et du sucre. A cet état, le chocolat constitue un aliment très sain, de digestion facile et tout à fait recommandable.

Photographier à la minute ! n'est-ce pas le desideratum des amateurs qui sont légions aujourd'hui ; ils savent ce qu'il faut de temps pour obtenir un cliché. Que de patience ! Un photographe habile, M. Eugène Chéron, vient de changer tout cela. Il a inventé la photographie à la minute. Mieux même, en une demi-minute, il révèle, il fixe, il lave et fait sécher. C'est un joli tour de main. Comme il le dit très bien et sans prétention, il s'agit d'un vieux procédé qu'un vieux praticien vient de rajeunir. Au lieu de se servir de plaques à la gélatine, il emploie des plaques à l'albumine dites, par lui, *magiques*.

La couche d'albumine est d'une épaisseur infiniment petite ; peut-être cinq cents fois moindre que celle des plaques à la gélatine, ce qui explique en partie la rapidité des opérations successives et l'extrême finesse des photographies ainsi obtenues. Il est impossible de voir des épreuves plus fines. La sensibilité de ces plaques est, il est vrai, notablement moindre que celle des plaques en gélatino-bromure et l'on ne saurait s'en servir pour les instantanés. Toujours est-il qu'avec elles, toutes les opérations s'effectuent en un clin d'œil. Exposition à la lumière une à trois secondes ; développement quatre à cinq secondes ; fixage quatre à cinq ; lavage deux à trois, séchage au feu ou à la flamme d'une lampe quelques secondes, et le cliché est tout prêt pour le tirage des épreuves.

CH. MARSILLON.

LA BOUTEILLE-KIOSQUE

(Voir gravure)

La bouteille-kiosque, en fer, qui vient d'être élevée sur la place Jacques-Cartier et d'où M. Mondoux livre au public les journaux de Montréal, excite la curiosité des consommateurs de l'excellent cognac Jockey-Club V.S. O.P., hautement apprécié sur notre marché.

L'annonce est originale, mais nous sommes persuadés que MM. Archambeaud Frères, de cognac, ne s'attendaient pas, en expédiant cette bouteille monstre à leurs agents, "La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires, de Montréal", à trouver de l'opposition dans les membres des sociétés de tempérance qui ont cherché des motifs de critique sur cette bouteille inoffensive, alors que des milliers de bouteilles pleines, exposées chez les épiciers et les marchands de vin, ne les effarouchent pas.

Logique de la tempérance !! Nous souhaitons à la bouteille-kiosque une longue vie et à M. Mondoux, son locataire, une prospérité croissante dans son commerce éclairant ses acheteurs.

La souveraine d'Italie, depuis de longues années, s'adonne à la collection des chaussures, de tout temps et de toute époque.

Elle en possède, paraît-il, de très nombreux types, parmi lesquels figurent des souliers d'un intérêt historique tout particulier. On cite dans le nombre : des brodequins grossiers et lourds ayant appartenu à Jeanne d'Arc ; d'élégantes chaussures portées par l'infortunée reine d'Ecosse, Marie Stuart ; de coquettes mules où se débêrent les pieds mignons de Ninon de Lenclous et de Marie-Antoinette.

Mais, dans cette singulière collection, la place d'honneur a, tout naturellement et maternellement, été donnée aux petits souliers qu'usa le prince de Naples lorsqu'il put faire ses premiers pas.

Un citoyen de New-York vient d'éprouver par un moyen ingénieux l'honnêteté de ses compatriotes.

Il a acheté six bourses, a mis dans chacune d'elles une somme assez ronde et une carte qui portait son nom et son adresse. Puis il a semé ces bourses à des endroits divers : dans les jardins publics, dans la rue, dans les grands magasins de nouveautés. Et il a attendu.

Au bout de vingt quatre heures, il était rentré en possession de cinq de ses bourses. Détail à noter : les cinq auteurs de ces actes de probité sont des femmes.

La sixième bourse n'a pas reparu : on présume qu'elle a été ramassée par un homme.

Cette expérience prouve au moins une chose : c'est, qu'à New-York, le sexe féminin est extrêmement honnête.

Le sexe masculin... on ne sait pas.

Pour remplir un peu la caisse du gouvernement chinois, l'empereur de Chine a signé un décret des plus pratiques.

Les étudiants chinois, qui possèdent le grade de licencié (*bsuï'sai*) pourront être nommés docteurs (*tschouja*) sans examen et se préparer tout de suite à l'examen métropolitain (*schéinschib*), qui a lieu tous les trois ans.!

Il suffira à messieurs les mandarins chinois de payer à la couronne une somme de 20,000 taëls pour être favorisés.

Le nombre des candidats au doctorat qui pourront ainsi être privilégiés par ordre suprême est limité à cent.

Le gouvernement central compte dans quelques jours recueillir de cette façon la somme de 2 millions de taëls dont il a besoin.

Et s'il y a parmi les étudiants chinois quelques fruits secs pourvu qu'ils aient des titres de rente, ils décrocheront tout de même leurs titres universitaires.

Un médecin de Pittsburg (Etats-Unis), le docteur Cooper, vient d'inventer un procédé qui, à son avis, remplacerait avec avantage l'embaumement des cadavres, ainsi que la crémation, et coûterait moins cher que ces deux opérations.

D'après le docteur Cooper, un cadavre humain soumis à une pression hydraulique, à une très haute température, se condenserait en une petite masse compacte, inaltérable et sans odeur, ayant l'apparence d'un bloc de marbre.

Le corps d'un homme d'un âge mûr pourrait être réduit à un cube d'une arête de 33 centimètres.

Le docteur Cooper a réduit le corps d'un enfant en une petite masse, de forme élégante, qu'il a sur son bureau comme presse-papier.

On pourrait donc conserver ses proches sous la forme d'un presse-papier. Un columbarium de famille aurait l'aspect d'une boutique de papeterie.

Les journaux italiens content l'anecdote suivante, dont les héros sont deux musiciens, M. Mascagni et un joueur d'orgue de Barbarie. Celui-ci tournait sa manivelle sous les fenêtres de celui-là, et exécutait l'*intermezzo* de la *Cavalleria* dans un mouvement d'une vélocité extravagante. Le compositeur était à la torture. Enfin, n'y tenant plus, il se précipita dans la rue, s'empara de vive force de la manivelle et se mit à la faire tourner avec plus de lenteur. Il expliquait en même temps à l'organiste stupéfait qu'il se nommait Mascagni, et qu'il savait mieux que personne comment devait être jouée sa musique. Le virtuose ambulancier, blessé dans sa dignité, ne répondit rien. Mais il fit sans doute ses réflexions ; car, le lendemain, il reparait devant la maison du grand musicien et jouait fièrement, dans

un mouvement fort convenable, le même *intermezzo*. Il avait, en outre, placardé sur son orgue une vaste pancarte où l'on pouvait lire : "X...., élève de l'illustissime Mascagni."

Un officier américain qui revient du Japon, où il avait été autorisé à aller suivre les opérations de guerre, a donné sur la coiffure des Japonaises quelques détails amusants.

Non seulement la coiffure des Japonaises leur sert à indiquer leur âge, mais encore à désigner les filles à marier, les veuves consolables et inconsolables.

Les jeunes filles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête et tressent leurs cheveux en forme d'éventail ou de papillon, les sèment de cordes d'argent ou de petites boules colorées.

Une veuve qui cherche un second mari tord ses cheveux autour d'une épingle en écaille placée horizontalement derrière la tête.

Celle qui entend rester fidèle au mort coupe ses cheveux courts et les peigne en derrière sans aucun ornement.

Il est très bon de dire qu'on rencontre très peu de femmes ainsi coiffées.

Les magistrats ont quelquefois à se prononcer dans des causes bizarres auxquelles leurs graves études ne les ont peut-être pas suffisamment préparés—témoin le procès qui occupe en ce moment le tribunal civil de Melbourne (Angleterre).

Un industriel, inventeur d'un nouveau corset combiné avec une ceinture abdominale, pour lequel il s'était fait breveter, a intenté une action en contrefaçon à un négociant qui avait mis en vente un autre corset présentant la même combinaison, mais différent du sien par la couleur.

Pour être à même de faire valoir leur cause et permettre aux juges de se rendre un compte exact de la question, plaignant et défendeur ont apporté, le jour de l'audience, un certain nombre de bustes de femmes, en carton, revêtus desdits corsets, que président, accessueurs, experts et avocats se passaient gravement de mains en mains.

Malgré un long et minutieux examen, les magistrats paraissant assez indécis, l'avocat d'une des parties a prétendu que les bustes présentés ne remplissaient pas les conditions voulues pour bien éclairer la religion du tribunal et qu'il était indispensable de faire l'essai des deux modèles de corsets sur des "bustes vivants."

Cette proposition n'a pas le moins du monde effarouché les juges, et la cause a aussitôt été ajournée, afin que les deux parties pussent produire devant la justice les "bustes vivants" sur lesquels devront être essayés les appareils spéciaux, objets du litige.

ETUDE PSYCHOLOGIQUE

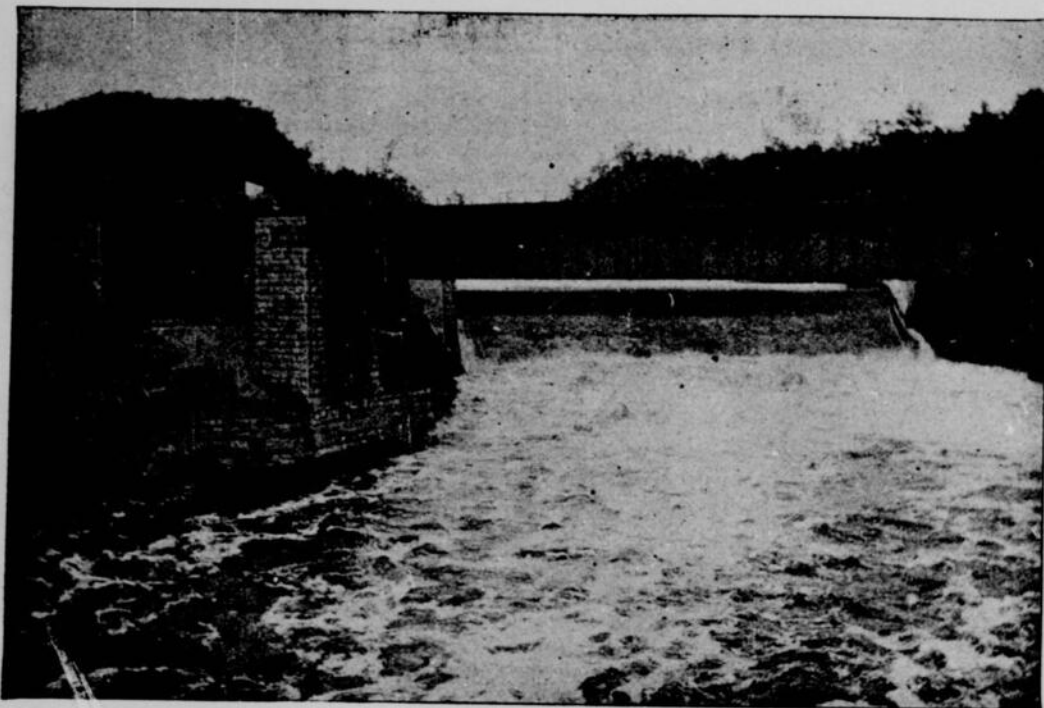
(LE MARIAGE DE LA VEUVE)



QUATRE SEMAINES AVANT....



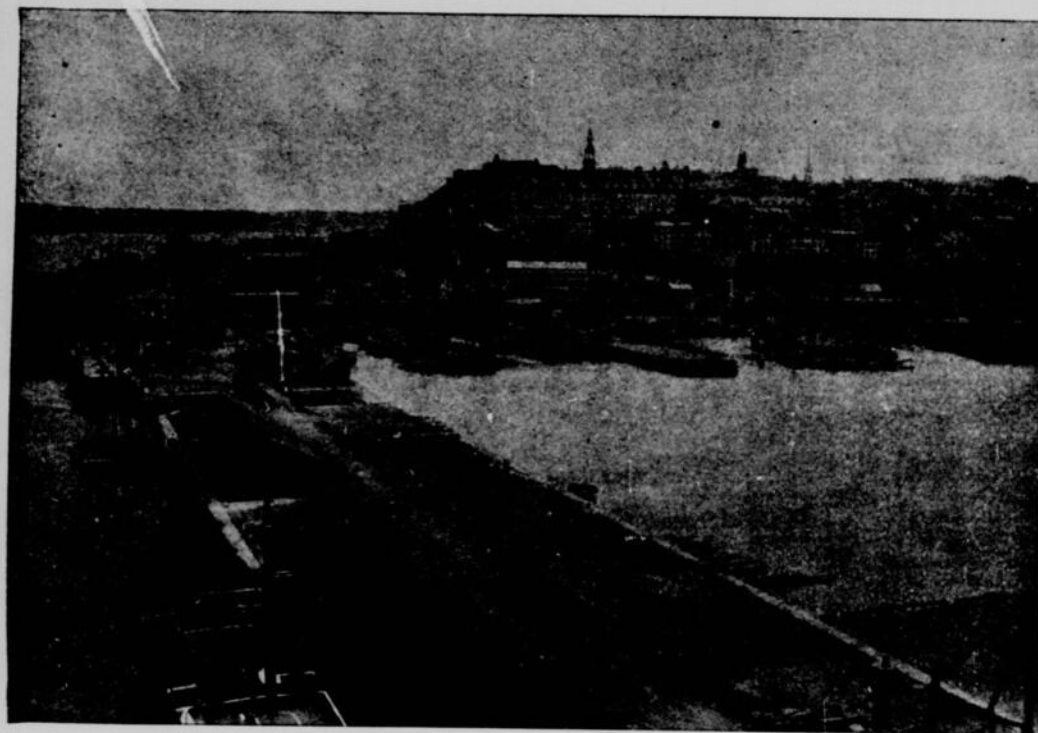
QUATRE SEMAINES APRÈS LES NOCES



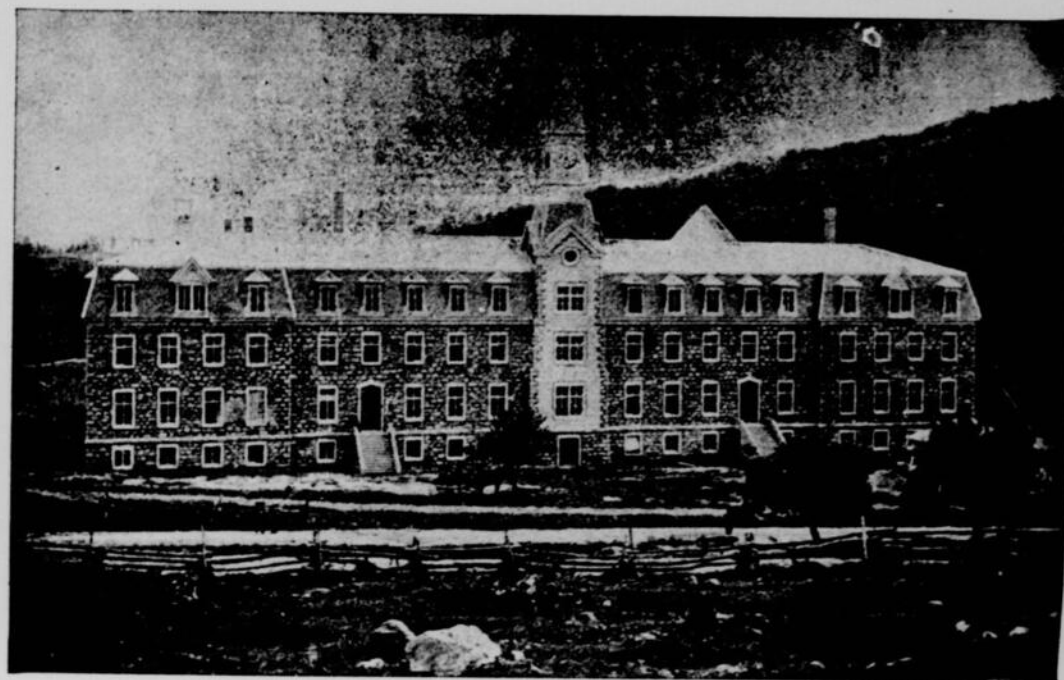
ETCHEMIN.—PONT DU GRAND-TRONC ET CHUTE ALIMENTANT LES MOULINS FITCH



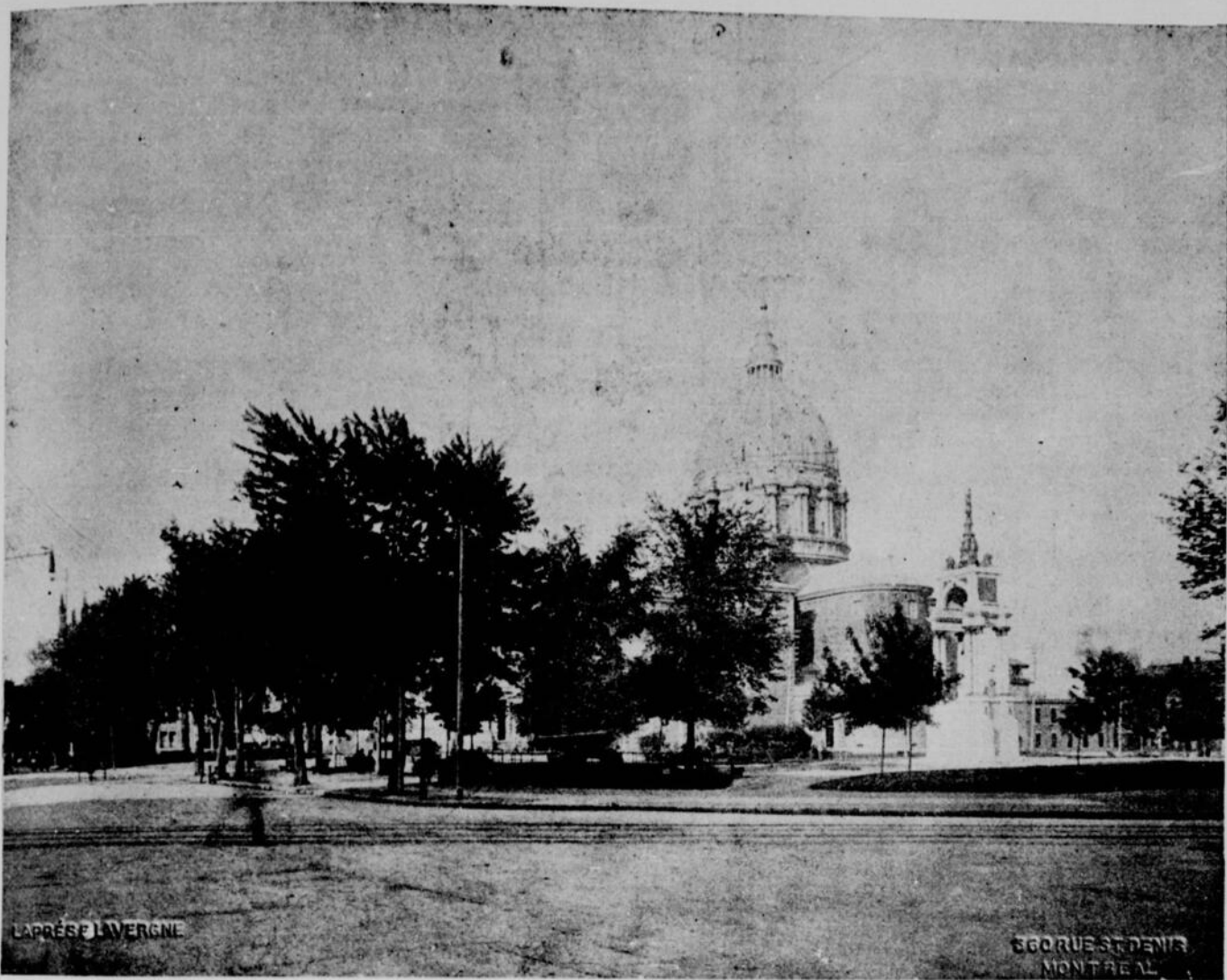
STE-ANNE DE BELLEVUE.—LE VILLAGE ET LES DEUX PONTS DE CHEMIN DE FER—Photo. Laprés & Lavergne



QUÉBEC.—VUE SUR LA BASSE-VILLE (CÔTÉ DU BASSIN)—Photo. N. G. Kérouac, amateur



OKA.—LA TRAPPE DE NOTRE-DAME DU LAC



MONTREAL.—PARTIE DU SQUARE DOMINION MONTRANT LA CATHÉDRALE ET LE MONUMENT MACDONALD —Photo. Laprés & Lavergne



MONTREAL.—BOUTEILLE-KIOSQUE COGNAC JOCKEY CLUB CARTE OR V.S.O.P., SUR LA PLACE JACQUES CARTIER

L'ECLAIRAGE DE L'AVENIR

Sous ce titre, le *Charivari* publie une pochade qui ne manque pas d'esprit... alcoolique, allions-nous ajouter.

Serions-nous à la veille d'une révolution dans les modes d'éclairage ? se demande-t-il.

La chose est fort possible, car voici que l'on vient de découvrir que le cerveau d'un homme mort de *delirium tremens* contient du gaz inflammable. Une petite ouverture pratiquée dans le crâne laisse échapper ce gaz, qui, lorsqu'on y met le feu, donne une lumière bleuâtre.

S'il existe du gaz dans le cerveau d'un alcoolique mort, à plus forte raison en existe-t-il dans celui d'un alcoolique vivant. Il ne reste plus qu'à en tirer le meilleur parti possible, ce qu'on ne tardera pas à faire, croyez-le bien, car nous vivons à une époque où toutes les forces naturelles doivent être utilisées.

Les Compagnies d'électricité et la Compagnie du gaz (hydrogène carboné) pourraient bien avoir à compter avant peu avec une Compagnie rivale, celle du gaz alcoolique, au capital de cinq cent mille francs et de cinq cent mille poivrots.

* *

Enfin ! ces malheureux, que l'on considérait comme les fléaux de la société, vont prouver qu'il n'est être si dégradé, si avili, qui ne soit encore bon à quelque chose.

Aujourd'hui, où l'opération du trépan n'est qu'un jeu d'enfant,—surtout pour l'opérateur, ce sera une simple bagatelle que de perforer, oh ! dans des proportions combien plus modestes que celles rêvées par M. Paschal Grousset !—le crâne de tout détenteur de gaz désireux de débiter sa marchandise, et d'y adapter, au moyen d'une adroite soudure, un bec à robinet plus ou moins O. R.

Après quoi, l'appareil, sachez-le, sera prêt à fonctionner.

Le consommateur commandera à la Compagnie d'éclairage par le gaz alcoolique le nombre de becs dont il aura besoin, et à l'heure convenue,—*fiat lux* !—les lampadaires ambulants s'amèneront avec exactitude, corrects dans leur uniforme de couleur vieux bronze, et garantis absolument dessoûlés depuis la veille.

* *

Néron éclairait ses saturnales avec des torches vivantes. Tout maître de maison va pouvoir s'offrir à fort bon compte un raffinement analogue.

Il arrivera peut-être que, la soirée se prolongeant, le pouvoir éclairant faiblira un peu. On en sera quitte pour faire absorber à chaque *gazogène* une forte lampée de trois-six, et la lumière brillera aussitôt du plus vif éclat.

Il sera facile de varier agréablement la couleur de la flamme, selon la boisson favorite du protecteur : vin blanc, mêlé-cassis ou tord-boyaux. L'absinthe, par exemple, donnera une belle-clarté verdâtre, analogue à celle des feux de Bengale. Ce sera du plus heureux effet.

On se demandera, entre " chères madames " :

—Que brûlez-vous ? De l'huile ?

—Non, du pétrole. Et vous ?

—Nous nous éclairons au pochard, et nous nous en trouvons très bien : c'est plus propre, plus économique, et ça ne donne presque pas d'odeur !

* *

En attendant, voilà du travail sur la planche pour une foule de pauvres gens auxquels

leur vice, ruineux jusqu'ici, rapportera de sérieux profits.

Leur paye en poche, ils n'auront rien de plus pressé, en effet, que d'aller la boire ; mais alors on se gardera bien de leur en faire un crime, puisque ce sera pour eux le seul moyen de renouveler leur provision de gaz.

—Les pauvres gens ! dira-t-on en les voyant rouler dans le ruisseau, ils gagnent leur vie comme ils peuvent. Il n'y a pas de sot métier... Honneur aux alcooliques !

RIGOLET.

LÉGENDE SUISSE

Charlemagne, étant à Zurich, fit annoncer dans la ville et les environs qu'à l'heure de ses repas tous ceux qui auraient une plainte à lui adresser, un acte de justice à lui demander, n'auraient qu'à sonner une cloche suspendue à une colonne devant sa demeure : ils seraient à l'instant même admis en sa présence.

Un jour, tandis que le magnanime empereur était assis à table, tout à coup la cloche retentit d'une façon inaccoutumée. Charlemagne ordonne à ses chevaliers de lui amener ce nouveau solliciteur. Ils reviennent annoncer qu'ils n'avaient rien vu. Mais, un instant après, la sonnerie recommence, et cette fois, en regardant plus attentivement, on distingue un serpent qui se suspendait au cordon de la cloche pour la faire vibrer.

En apprenant quel étrange personnage venait implorer son secours, Charlemagne se lève et s'avance sur le seuil de la porte, disant que si l'occasion s'en présentait il devait rendre justice aux animaux tout aussi bien qu'aux hommes.

En face de l'éminent maître de tant d'Etats et de tant de peuples, le serpent s'incline avec respect, puis le regarde d'un air suppliant et se met à ramper du côté du lac et se retourne pour voir si l'empereur le suit.

Le bon empereur le suit. Arrivé près d'une cavité rocailleuse, le serpent s'arrête, et Charlemagne découvre que la grotte humide où le reptile avait ses petits était occupée par un animal monstrueux. Charlemagne le fait tuer, et le serpent rentre avec un frémissement de joie dans sa demeure.

Le lendemain, on le vit reparaitre au palais, non plus cette fois pour implorer une protec-

tion, mais pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur.

Il se glissa dans la salle à manger, se leva à la hauteur de la table et déposa dans la coupe impériale un diamant d'un éclat sans pareil.

XAVIER MARMIER.

ERRATUM

Dans l'article, *La catastrophe de Craig Road*, au lieu de : " Deux trains portaient, le premier à neuf heures, l'autre trois quarts d'heure après, à dix heures et un quart," il faut lire " à dix heures moins un quart."

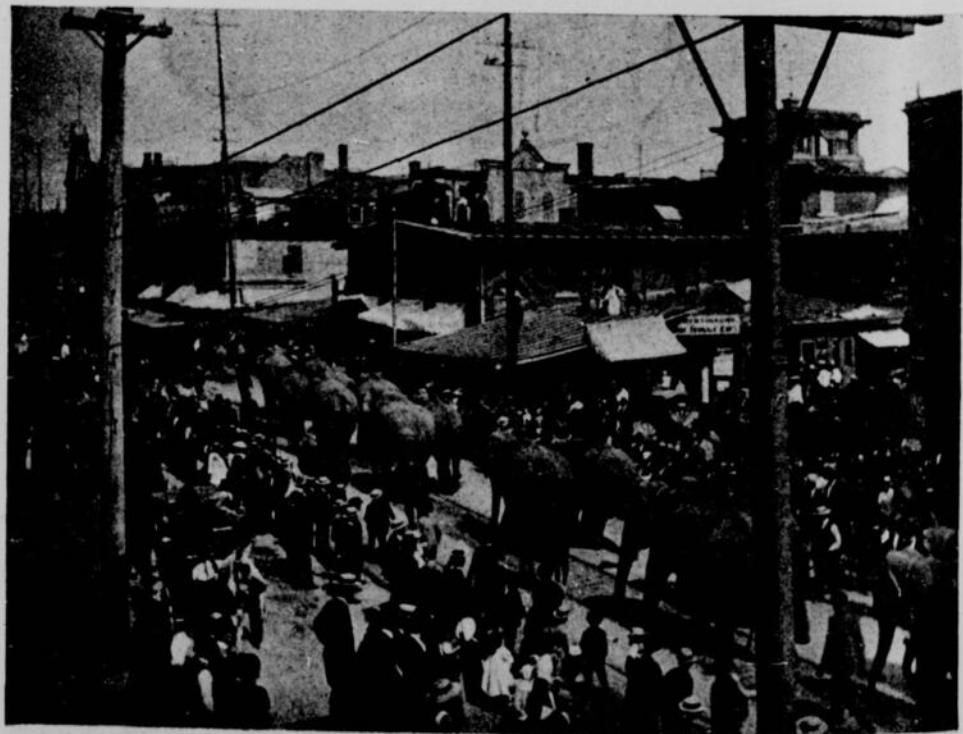
CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pour conserver les cerises.—L'on coupe les queues des cerises ; on les met dans une bouteille ou tout autre vase que l'on ferme bien. L'on fait bouillir quarante minutes ; après ce temps, l'on retire le jus que les cerises ont rendu, et elles se conservent très bien.

Omelette aux croûtons.—Faites revenir au beurre des petits dés de mie de pain, mêlez-les avec une dizaine d'œufs battus, du sel, du poivre et versez dans une poêle où vous avez chauffé du beurre. Liez, ployez et dressez sur le plat.

Poulet à la diable.—Choisir un poulet jeune, très tendre. Le fendre par le dos, l'ouvrir et l'aplatir, le tenir ouvert à l'aide d'une brochette, qui l'écarte de part en part ; ainsi préparé, enduisez-le de blancs d'œufs bien battus en neige, puis couvrez-le de mie de pain. Vous renouvelerez cette opération deux fois, pour que le croûte qui doit l'envelopper soit assez doré. Vous le ferez cuire sur le gril, à feu doux, et vous le servirez avec une remoulade très relevée.

Aucune lecture n'est plus agréable et plus intéressante que celle de *l'Ami des salons*, de Mlle Nitouche. Les heures passent insensiblement et bien souvent l'aurore vient nous surprendre en en faisant la lecture. Il chasse le spleen radicalement. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine.



MONTRÉAL.—LE CIRQUE BARNUM-BAILY : LE DÉFILÉ PASSANT DEVANT LE MARCHÉ ST-LAURENT.—Photo. Lapiro

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Un peu mieux. Aussi bien que possible dans un pareil moment...

—Et son enfant ?

—Il va très bien... et à ce propos monsieur Launay, dit Gilbert en s'adressant au mari, si demain les choses marchent comme nous l'espérons tous et si par conséquent les rues sont redevenues libres, je vous demanderai de me rendre un service...

—Lequel donc, monsieur Rollin ?

Celui de m'accompagner à la mairie de l'arrondissement pour déclarer la naissance de mon enfant...

—Mais comment donc ! avec le plus grand plaisir ! entièrement à votre disposition, mon voisin...

—Merci de tout mon cœur, monsieur Launay... et cette nuit, dormez tranquille... Allez, c'est la fin !

—C'est bien heureux, et ce n'est pas trop tôt !...

Gilbert passa.

Comme on le voit, il prévoyait tout.

Les portes entre-bâillées se refermèrent et chacun, ravivé par les bonnes nouvelles que venait d'apporter le mari d'Henriette, se sentit plus calme et se promit de passer une nuit moins tourmentée, moins peuplée des angoisses et des cauchemars de la terreur que les précédentes.

Gilbert rentra dans la cave où sa femme gisait à demi morte.

Au moment du départ de son mari la pauvre enfant, on s'en souvient peut-être, était en proie à un effroyable délire.

A ce délire avait succédé une prostration complète, un état comateux donnant à ce jeune corps, brisé par les douleurs, l'apparence d'un corps privé de vie.

Dans le premier moment, Gilbert eut peur.

Il se pencha vivement vers Henriette et lui prit les mains, s'attendant presque à les trouver glacées.

Elles étaient brûlantes.

Donc Henriette était vivante, et la fièvre calcinait toujours son sang dans ses veines.

Elle n'eut point conscience du retour de son mari et de sa présence auprès d'elle.

Gilbert remit de l'huile dans la veilleuse de la théière, et du pétrole dans la petite lampe qui brûlait nuit et jour.

Ceci fait, il remonta lentement, en étouffant le bruit de ses pas, jusqu'au couloir de la maison, et il attendit avec une anxiété poignante le retour de l'ex-capitaine de fédérés, son complice.

Immobile auprès de la porte de la rue, à peine entre-bâillée, il prêtait l'oreille aux bruits du dehors.

Les insurgés fuyaient, il le devina à l'allure désordonnée de leur course qu'éperonnait la peur.

Puis il reconnut le marche cadencé et régulière des troupes de Versailles.

De temps en temps éclataient des coups de feu isolés.

Le temps passait.

Une sueur froide mouillait les tempes de Gilbert.

Servais Duplat n'arrivait pas.

Arriverait-il ?

Avait-il réussi ?

Pourrait-il passer ?

Une balle versaillaise ou communarde ne l'arrêterait-elle point en route ?

Gilbert prêtait toujours l'oreille.

Il entendait des interpellations brutales et les réponses tremblantes des gens suspects qu'on interrogeait sommairement.

—Halte-là !

—Où allez-vous à cette heure ?

—Que faites-vous ?

—Allons, passez, et dépêchez-vous !

—Au poste !

—Au mur !

Et des détonations, des cris sourds, des bruits de corps s'abattant sur le pavé...

Les représailles !!

Après cela de longs silences que rompaient par instants des décharges lointaines, et la voix basse des canons.

Puis un calme complet succéda à ces bruits sinistres.

Vainqueurs et vaincus s'étaient éloignés.

Tout à coup Gilbert tressaillit.

Un pas de course, ou pour mieux dire un véritable galop, clapotait dans la boue.

Il entrouvrit un peu plus la porte derrière laquelle il se tenait en observation.

Le galop s'arrêta net en face de cette porte.

Gilbert ouvrit tout à fait.

Il vit un homme chargé d'un berceau dont l'osier blanc se détachait sur les ténèbres, et du premier coup d'œil il reconnut son complice.

—Je suis là... dit-il vivement à voix basse, entrez et ne faites pas de bruit... Étouffez le bruit de vos pas... il y a des gens aux aguets tout près de nous... il ne faut pas qu'ils vous entendent...

Servais Duplat franchit le seuil, portant la berceuse dans laquelle reposaient les jumelles de Jeanne Kivat.

Rollin ferma la porte derrière lui avec des précautions infinies, puis il ajouta toujours à voix basse :

—Attendez !

A tâtons il se dirigea vers l'escalier des caves, sur les premières marches duquel il avait placé sa lumière.

Il éclaira Duplat qui, docile à ses recommandations, le suivait sans mot dire en marchant sur la pointe des pieds.

La descente jusqu'au deuxième sous-sol s'effectua lentement.

On pénétra enfin dans la cave où Gilbert avait élu domicile.

Henriette, toujours plongée dans un engourdissement quasi léthargique, ne voyait rien, n'entendait rien.

L'ex capitaine de fédérés déposa le berceau sur le sol.

Ouf ! fit-il, en essuyant son front ruisselant de sueur, ça n'a pas été sans peine ! Je peux me vanter d'avoir bien gagné mon argent.

Gilbert s'était vivement penché vers le berceau en s'éclairant avec la bougie.

Pendant le trajet accompli par Servais, la couverture et les langes qui recouvraient les jumelles étaient remontés sur leurs visages.

Le mari d'Henriette tira doucement à lui langes et couverture.

Deux petites figures pâlottes lui apparurent alors, les yeux clos, placées l'une à côté de l'autre sur l'oreiller.

—Deux enfants !! il y a deux enfants !! murmura-t-il en se relevant avec stupeur.

—Pas possible ! répliqua Servais.

—Regardez !

Le gredin se pencha à son tour vers le berceau.

—Ah ! tonnerre de tonnerre ! fit-il ensuite, c'est que c'est vrai !...

La citoyenne avait deux polichinelles dans le berceau !...

—Ce sont deux filles... dit Gilbert au bout d'un instant. Que faire ?

—Eh bien, mais, il faut les prendre toutes les deux... !

—Vous êtes fou !

—On ne peut pas en supprimer une, cependant !... Qu'est-ce que ça vous fait de les garder ? Abondance de biens ne nuit pas !

—Ça pourrait amener le comte d'Areynes à modifier les clauses de son testament. Il faudrait partager la fortune. Je ne sais pas, moi, mais il me paraît certain que ça donnerait lieu à des complications désastreuses pour mes intérêts !... Prendre ces deux filles, non !... Ça ne se peut ! il faut trouver un moyen... !

—Parbleu ! il est bien simple, le moyen... !

—Vous l'avez ?

—Oui.

—Quel est-il ?

—J'irai tout bêtement à la mairie du onzième. Je raconterai que j'ai cueilli une bobécharde dans une maison incendiée... Que je l'ai sauvée des flammes au péril de ma vie. J'inventerai une petite histoire qui me fera peut-être un jour donner le prix Monthyon... Soyez paisible !! J'ai mon truc ! Personne ne viendra me démentir... !

—En êtes-vous sûr ?

—Et pour de bonnes raisons... la maison que j'habitais n'est plus, à l'heure qu'il est, qu'un tas de décombres... !

—Mais Jeanne Rivat ?...

—Aucun danger qu'elle bavarde. Je l'ai vue sanglante sur son lit. Elle avait reçu un éclat d'obus à travers la figure....

—Morte ?

—Si elle ne l'était pas l'incendie se sera chargé de lui donner le coup du lapin !... Il n'en doit rester que des cendres, comme de la mère Véronique qui gisait sur le plancher dans une mare de sang.... C'est même ce qui m'a permis d'enlever les momignardes tout à fait à la douce.... Les deux femmes étaient bien incapables de réclamer....

Alors cet enlèvement est ignoré de tout le monde ?

—En voilà une question naïve, pour ne pas dire bête ! Oui.... oui.... il n'y a que vous et moi qui sachions ce qui s'est passé....

—Dans ce cas rien ne vous empêche de déclarer à la mairie cette petite fille comme étant l'enfant de Jeanne Rivat.

—Jamais de la vie ! répliqua vivement Servais.

—Pourquoi ?

—Parce que ça serait dangereux pour bibi.... Vous allez le comprendre tout de suite. Les services des bureaux de naissances et des décès n'ont pas cessé de fonctionner à la mairie du onzième.... Or, rien ne prouve que la vieille Véronique n'y a point déclaré les gosselines, et, en supposant qu'elle ne l'ait pas fait, d'autres personnes peuvent savoir que la citoyenne Rivat a eu deux enfants. N'en déclarer qu'une serait maladroite.... On pourrait me demander ce que j'ai fait de l'autre....

La maison n'existe plus, je vous le répète : on supposera que la poule et les poussins sont en charbon sous les décombres.... C'est-il logique, oui ou non, tout ça ?

—C'est logique, et vous avez raison, dit Gilbert. Mais jusqu'à demain qu'allez-vous faire de l'une de ces enfants ?

—Je lui entonnerai bien gentiment un peu d'eau sucrée pour la soutenir jusqu'à ce qu'elle prenne le sein de la nourrice que l'Assistance publique lui colloquera le plus promptement possible....

—Vous ne pouvez passer le reste de la nuit dans cette cave....

—C'est mon avis....

—Où irez-vous ?....

—Parbleu, dans un autre local tout indiqué et que vous allez vous empresser de me fournir....

—Moi !....

—Eh oui ! puisque ce local est votre logement où j'irai m'installer jusqu'à demain.... quelques heures seront vite passées....

C'était, en réalité, le seul parti à prendre.

Gilbert ne fit aucune objection.

—Je vais vous y conduire, dit-il, mais, auparavant, il faut que vous m'aidiez....

—A quoi ?

—A faire disparaître l'enfant morte qui est là.

Et en parlant ainsi il désignait la couverture étalée dans un coin de la cave, et sous laquelle gisait le petit corps glacé de la fille d'Henriette.

—Rien de plus simple.... répondit Duplat.

—Comment ?

—Un trou dans le sol de cette cave, et, passez muscade ! le tour sera joué !

—L'enterrer ici !

—Pourquoi non ? C'est l'endroit le plus sûr. Avez-vous une pioche, une bêche, une pelle quelconque ?

—Certainement non.

—Une barre de fer, alors ?

—Pas davantage. Rien qu'une hachette à fendre le bois....

—Cela sera suffisant.... Donnez l'objet....

Gilbert lui tendit la hachette dont le manche de bon bois de hêtre était solide.

Servais Duplat prit l'outil et ajouta :

—Pendant ce temps, faites de l'eau sucrée un peu tiède pour le moment où la gosseline se réveillera.... il faudra même leur donner à boire à toutes les deux.... Mais, dites-moi, ne craignez-vous pas que la citoyenne Rollin n'entende ?

—Ce n'est point à craindre, étant donné l'état comateux dans lequel elle se trouve. Ayez soin, cependant, de faire le moins de bruit possible....

—Je vas mettre une sourdine.... je travaillerai à la muette.

XLII

Duplat commença la besogne lugubre, tandis que Gilbert préparait de l'eau sucrée pour les jumelles.

Le sol de la cave était friable et l'ex-capitaine de fédérés n'eut aucune peine à l'entamer.

En moins de dix minutes il pratiqua un trou d'une profondeur de cinquante centimètres environ.

Il se servait de ses mains pour rejeter à droite et à gauche la terre sablonneuse que détachait le tranchant de la hachette.

—Pas encore assez creux, murmura-t-il après avoir mesuré la hauteur de l'excavation.

Et il poursuivit son travail.

Bientôt la petite fosse fut profonde d'à peu près quatre-vingt-dix centimètres.

—Ça suffit maintenant ! dit-il en s'essuyant le front. Logez là-dedans votre colis....

Gilbert souleva la couverture qui cachait le petit corps rigide de son enfant, et sans une larme, sans un frisson, sans un remords, il le laissa tomber dans le trou béant.

—Bon dodo !... ricana Servais Duplat.

Et après avoir comblé la fosse, il tassa la terre avec ses pieds.

Les jumelles dormaient toujours.

—C'est fait.... reprit Servais dont la besogne sinistre était achevée. Conduisez-moi chez vous.... Je vous fiche mon billet que j'ai bigrement besoin de me reposer un peu !

—Je vais vous conduire.... Prenez l'une des petites filles....

—Décidez d'abord celle vous voulez garder.... En votre qualité de papa, c'est bien le moins que vous ayez le choix.... Tâchez d'avoir la main heureuse et de tomber sur la plus solide....

Gilbert se pencha vers le berceau et, désignant celle des jumelles qui était à sa droite, il dit :

—Je garde celle-ci....

—Alors, à moi l'autre....

Servais Duplat prit l'enfant avec une sorte de délicatesse dont on ne l'aurait pas cru capable et ajouta : maintenant....

Les deux hommes sortirent de la cave et remontèrent sans bruit jusqu'au logement de Gilbert qui introduisit son complice dans la chambre à coucher.

Sur le sommier du lit il ne restait qu'un matelas et une couverture.

Le reste de la literie avait été descendu dans la cave.

—Je ne puis vous offrir que cela, vous le voyez.... fit le mari d'Henriette.

—C'est bien assez.... Je mettrai la meucheronne à côté de moi dans un pli de la couverture.

Et il enveloppa soigneusement l'enfant qu'il plaça sur le lit.

La petite créature fit un mouvement et poussa un cri plaintif, mais elle se rendormit aussitôt.

—La cuisine est là, reprit Gilbert, vous y trouverez du sucre, de l'eau, du charbon, des allumettes.... tout ce dont vous avez besoin.... excepté des vivres, cependant....

—Soyez paisible.... je saurai m'orienter. Présentement, réglons nos comptes.... Les bons comptes font les bons amis.... Je vous ai apporté l'insecte demandé.... A vous de me remettre en échange le petit acte et les reconnaissances que vous avez signés....

Gilbert tira de sa poche les papiers réclamés par son complice et les lui remit.

Ensuite il demanda :

—Lorsque l'ordre sera rétabli, que comptez-vous faire ?

—Je vous avouerai franchement que je n'en ai pas la moindre idée....

—Resterez-vous à Paris ?

—Je ne m'en soucie guère.... je filerai en province.

—Enfin, si j'avais besoin de vous ?.... s'il devenait utile, indispensable même, que je vous voie, que je vous parle ?....

—Je vous tiendrai au courant de mes faits et gestes et je vous enverrai mon adresse.... Il faut laisser passer le premier entrain des représailles.... attendre que le *mélo* soit tout à fait fini et qu'on ait baissé le rideau avant de prendre une détermination.... Ce qu'il y a de certain cependant c'est qu'après ma visite à la mairie du onzième pour déclarer l'oiseau dont vous ne voulez pas, je chercherai tous les moyens possibles de sortir de l'enceinte des fortifications.... Je ne tiens pas à être dénoncé par les gens du quartier, et il y en a pas mal qui ne m'aimaient guère.... sans compter ceux qui m'exécraient....

—Avez-vous une retraite sûre au dehors ?

—Je connais une maison à Champigny.... une vieille parente.... une bonne fille.... qui m'offrira de grand cœur un coin dans sa niche jusqu'à ce que tout soit redevenu paisible à Paris, et que j'aie pu savoir de quel côté me retourner.... Si vous aviez besoin de moi, comme vous le dites et comme ça se peut, c'est là que je resterai pendant au moins une quinzaine, sans fiche les pattes ou le nez dehors !.... Une vraie marmotte, quoi !....

—Le nom de cette vieille fille ?

—Palmyre.... blanchisseuse de fin....

—Elle demeure ?

—Rue Brigny, numéro 9. C'est là que vous adresseriez la lettre au nom de Palmyre.

—Je m'en souviendrai....

—Prenez-en note tout de suite. Ce sera plus sûr.

—Vous avez raison....

Gilbert prit note au crayon des indications que venait de lui donner Servais Duplat.

— Bonne nuit, je vous souhaite, dit ce dernier. Retournez dans votre cave... Moi, je vais piquer un rude sommeil....

Rollin laissa de la lumière à l'ex-capitaine de fédérés et reprit le chemin des sous-sols.

Au moment où il pénétrait dans la cave devenue son gîte, Henriette, arrachée brusquement à son lourd sommeil par un vagissement dont le bruit faible arrivait à son oreille, et surtout à son cœur de mère, se soulevait avec effort sur sa maigre couche.

Gilbert courut à elle.

— Ma fille... ma fille... murmura la jeune femme d'une voix presque éteinte.

— Henriette, ma chérie, vas-tu donc mieux ?... te sens-tu plus forte ? demanda Rollin avec joie, car, pour les motifs que nous connaissons, la vie de sa femme lui devenait singulièrement précieuse.

— Oui... oui... balbutia la malade, je vais mieux... je suis forte... Mon enfant... Ma chère petite fille... Elle a crié, Gilbert... Elle a soif peut-être... oh ! donne-la-moi vite... que je l'embrasse....

Gilbert, absolument calme, ne songeait déjà plus au crime qu'il venait de commettre avec la complicité de Servais Duplat.

Il prit dans le berceau la petite fille et la plaça entre les bras d'Henriette.

Celle-ci la couvrit de baisers et lui présenta le sein que la mignonne créature saisit avidement, mais elle l'abandonna presque aussitôt et se mit à crier.

La fièvre et la souffrance avaient tari le lait de la pauvre mère.

— Donne-lui à boire, dit Henriette en pleurant, je ne peux pas le nourrir, moi....

Gilbert mit un peu d'eau sucrée tiède dans un verre et fit boire la petite fille.

Henriette semblait avoir recouvré la vie en embrassant l'enfant qu'elle croyait le sien, mais elle avait trop présumé de ses forces.

Une soudaine défaillance la fit retomber sur ses oreillers et Gilbert fut obligé de replacer la petite fille dans son berceau.

Il glissa ensuite entre les lèvres de la malade une nouvelle cuillerée de potion, et la pauvre mère retomba dans un sommeil quasi-léthargique.

Gilbert eut un sourire en regardant la fille de Jeanne Rivat.

— Toi, tu me donneras la fortune ! murmura-t-il, attendons !

Le lendemain, 28 mai, était un dimanche, jour de la Pentecôte.

L'aube apparaissait grisâtre et brumeuse.

Une pluie fine continuait à tomber sur Paris incendié, ruisselant de sang, ébranlé dans ses fondements par les dernières convulsions de la Commune agonisante, d'une agonie de bête enragée voulant mordre jusqu'à la mort.

La place de la Bastille offrait un aspect formidable.

Un véritable parc d'artillerie l'occupait, et chaque rue, chaque boulevard aboutissant à ce point central était défendu par une barricade.

Aux embrasures de celles de la rue Saint-Antoine, trois pièces de canon montraient leurs gueules noires menaçantes.

En arrière, des ouvrages de second plan couvraient les rues de Charenton, du faubourg et de la Roquette.

Le long des maisons, les munitions étaient entassées.

Au point d'intersection du boulevard Bourdon et du boulevard Richard-Lenoir, s'élevait une énorme barricade, faite de voitures renversées, de sacs amoncelés, de pavés, de ballots de vieux linges destinés aux hôpitaux.

Une profonde tranchée augmentait encore sa force de résistance.

Des touries de pétrole, aux flans entourées de pailles tressées, attendaient les pétroleurs et les pétroleuses.

Les fenêtres de toutes les maisons étaient transformées en meurtrières servant d'abri à des tireurs prêts à faire feu.

Là se trouvaient des combattants, débris de tous les corps, de toutes les armes ; les uniformes des officiers de la Commune, galonnés et empanachés, formaient une sorte de mascarade infernale, à la fois grotesque et terrifiante.

Au milieu de la place se dressait toujours la colonne de Juillet, criblée d'obus, avec son génie de la Liberté foulant d'un seul pied une boule d'or et planant dans la fumée des incendies.

C'est là que le sanglant mélodrame devait finir.

La fusillade des troupes régulières s'abattait simultanément sur toutes les faces de la défense.

Les fédérés ripostaient avec une énergie digne d'une meilleure cause.

Tandis qu'à chaque barricade les servants, penchés sur les canons brûlants, chargeaient et tiraient sans relâche, que les combattants, hommes, femmes et enfants, debout, à genoux, couchés, faisaient rouler des feux de salve sur les pantalons rouges, tandis que des maisons, des fenêtres, de tous les étages, jaillissaient des balles, tout à coup, par la gare de Vincennes, un bataillon de chasseurs à pied débouchait au pas

de course, clairons sonnans, se déployait en tirailleurs et ouvrait le feu sur le revers des barricades.

Une immense clameur de désastre s'éleva.

— Perdus !... Perdus !... répétèrent mille voix.

Les fédérés, tournés, pris entre deux feux, n'avaient plus qu'à se rendre ou à se faire tuer.

Les troupes de Versailles précipitaient leur marche en colonnes serrées, précédées des roulements de tambours et des sonneries des clairons.

L'horreur, alors, battit son plein.

Arrosées de pétrole, bourrées de matières combustibles, les maisons s'embrasaient et flambaient, des caves aux combles.

Tout ce que la rage de démons à forme humaine peut inventer d'atroce s'abattit sur ce malheureux quartier.

Heureusement ce fut court.

Bientôt les barricades les mieux défendues furent escaladées par l'armée régulière.

Du quai, des rues, des boulevards, les lignards, les marins, les gendarmes accouraient à la fois.

Les drapeaux rouges, arrachés, déchirés, foulés aux pieds, disparaissaient dans la boue sanglante.

L'insurrection était vaincue et la Commune étranglée.

L'armée avait repris possession de Paris.

Les bourgeois enfermés chez eux et comprenant instinctivement que le règne de l'anarchie venait de finir se hasardèrent à entr'ouvrir leurs fenêtres et à regarder au dehors.

La vue des soldats stationnant dans les rues les rassura.

Les plus hardis, ceux qui n'avaient rien sur la conscience, descendirent un à un ou sortirent des caves.

Gilbert Rollin fut l'un des premiers à quitter son asile souterrain et d'autres habitants de la maison ne tardèrent pas à suivre son exemple.

Après tant de jours d'affolement tous ces Parisiens, rassurés par les officiers, par les soldats, respirèrent enfin et se prêtèrent de la meilleure grâce du monde aux perquisitions qu'on allait faire dans leurs domiciles, car la consigne était formelle, fouiller les maisons, questionner les habitants et envoyer devant les conseils de guerre, fonctionnant en vertu de l'état de siège, ceux qui sembleraient suspects d'avoir pactisé avec la Commune.

Une fois bien convaincu que tout était réellement fini et qu'on n'avait plus rien à craindre, Gilbert rentra dans sa maison et gravit l'escalier conduisant à son appartement.

Servais Duplat, embusqué derrière les petits rideaux de mousseline d'une fenêtre, épiait ce qui se passait dans la rue.

Le premier coup d'œil lui fit comprendre qu'une vaste enquête était commencée.

Il vit que des soldats et des agents en bourgeois interrogeaient les passants et qu'on mettait la main au collet de ceux qui hésitaient à répondre, ou dont les réponses ne semblaient pas satisfaisantes.

Il vit des mains étendues désignant aux agents des hommes qui filaient le long des murs, l'air affairé, la tête basse.

Ces hommes, Servais les reconnut, c'étaient des fédérés.

On leur courait sus, on les arrêtait, on les emmenait.

Une simple dénonciation d'un voisin avait suffi.

L'ex-capitaine de la Commune se mit à trembler.

Il était connu, lui aussi, beaucoup trop connu même, dans l'arrondissement où pendant près de deux mois il avait jeté l'épouvante.

Si, en sortant de la maison de Gilbert Rollin, un doigt tendu le désignait aux officiers, aux agents, son affaire serait claire.

Lui, la terreur du onzième arrondissement, lui, officier de fédérés ayant, dans la cour de la Roquette, commandé le feu sur les otages, on ne le jugerait même pas, on le mettrait au mur, et vingt balles feraient justice ! !

XLIII

Ces réflexions peu rassurantes hantaient l'esprit du misérable.

Mourir ! mourir fusillé !... lui qui d'un cœur léger envoyait à la mort les plus nobles victimes !

Et l'argent qu'il avait dans sa poche ?

Et la fortune, la vraie fortune qui devait lui venir un jour de Gilbert Rollin, tout serait donc perdu ? Tout irait donc en terre avec ses os ?

Au moment où la vie s'annonçait si belle, la mort !... !

Que faire ?

S'il quittait la maison, s'il gagnait la rue pour se rendre à la mairie du onzième arrondissement afin d'y déposer une des petites filles de Jeanne Rivat, avant d'avoir fait vingt pas il serait dénoncé....

L'estomac serré, la sueur aux tempes, nous le répétons, le gremlin tremblait.

L'entrée soudaine du mari d'Henriette dans l'appartement augmenta encore ses angoisses.

D'une voix que l'épouvante rendait plus rauque que de coutume, il demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Tout est fini... répondit Gilbert, la Commune est morte, l'armée de Versailles maîtresse absolue de Paris, l'état de siège proclamé et l'administration municipale remise aux mains des maires... il faut partir...

— Partir ! répéta Servais affolé.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on commence des perquisitions dans toutes les maisons pour enlever les armes et mettre la main sur les gens compromis. On viendra certainement chez moi comme chez les autres. Je vais faire remonter ici ma femme. Vous comprenez bien qu'il ne faut pas qu'on vous y trouve...

Duplat était livide.

— Mais si je suis reconnu dehors ?... arrêté ?... fusillé ? balbutia-t-il.

— Vous avez peur ?

— On pourrait avoir peur pour moins que cela !

— Mais, en restant ici ce serait vous livrer à coup sûr. Comment expliquer votre présence ? Vous me compromettriez sans vous sauver... Vous devez d'ailleurs songer à accomplir toutes les conditions du marché librement accepter par vous.

— Eh ! vos cent cinquante mille francs ne valent pas ma peau ! répliqua violemment Duplat.

Ce fut au tour de Gilbert d'avoir peur.

Ce complice allait-il dont refuser d'achever l'œuvre si bien commencée et d'où l'avenir dépendait ?

Cependant, le mari d'Henriette ne perdit pas la tête.

— Je vous le répète, dit-il, et je crois impossible que vous ne le compreniez pas, vous risquez plus ici, cent fois plus que partout ailleurs ! Si l'on vous trouve chez moi avec la seconde fille de Jeanne Rivat, quelle explication donnerez-vous ? quelle explication donnerai-je moi ?... Nous n'en trouverons aucune vraisemblable et tout sera perdu ! On voudra se rendre compte de votre identité. Vous serez à coup sûr reconnu puisqu'on vous connaît dans la maison, et je serai accusé d'avoir donné asile à un officier de la Commune ! C'est l'anéantissement de nos projets... Ici, c'est le danger certain, inévitable. Au dehors, vous avez, au contraire, la chance de passer inaperçu. On vous voit depuis si longtemps en uniforme, que sous ce costume vous êtes méconnaissable. D'ailleurs, le motif qui vous conduit à la mairie n'était-il pas une présomption très forte en faveur de votre honorabilité ?... Avoir sauvé et recueilli un enfant et le porter à l'Assistance publique est une action louable qui ne permettra pas un instant de soupçonner qu'il y a quelques heures à peine vous faisiez partie des combattants de la Commune. Cette nuit, vous étiez résolu. J'ai subi toutes vos exigences. Vous vous êtes engagé. J'ai le droit de vous dire : Tenez votre parole !

— Eh bien ! au petit bonheur !... s'écria Duplat dont le discours et les justes observations de Gilbert avaient un peu calmé les nerfs. Qui ne risque rien n'a rien ! J'ai promis, je tiendrai, mais gare à vous si j'en réchappe et si, au moment de payer, vous renâchez sur votre signature ! Ah ! oui, tonnerre de Dieu ! Gare à vous ! je ne vous raterai pas !

— Soyez tranquille, répliqua le mari d'Henriette, je payerai !...

— J'y compte !...

Duplat avait pris sur le lit la petite fille soigneusement enveloppée dans la couverture où elle avait dormi, et, sans hésitation nouvelle, bravant ce qui pouvait lui arriver en route, il quitta l'appartement de Rollin pour se rendre à la mairie.

— Qu'il se fasse donc tuer et l'enfant avec lui ! pensa Gilbert en le regardant s'éloigner. Ah ! si pour le supprimer je n'avais qu'un mot à dire, ce serait bientôt dit !

Ce ne fut point sans de très fortes appréhensions que l'ex-capitaine de fédérés mit le pied dans la rue en sortant de la maison de la rue Servan.

Mais à défaut de bravoure, qui lui manquait absolument, il avait un toupet d'enfer, un aplomb inébranlable, un esprit fertile en ressources, et il comptait se servir de tout cela pour se tirer sain et sauf de la situation dangereuse qu'il s'était créée.

Il voulait vivre. Vivre pour jouir des quinze mille francs déjà palpés et des cent cinquante mille francs représentés par les reconnaissances bien en règle qu'il avait dans sa poche.

En face de la maison la rue était libre, mais au point de rencontre de la rue Servan et de celle du Chemin-Vert, Servais aperçut un groupe de soldats entouré de gens du peuple et de bourgeois.

L'élément féminin s'y trouvait en majorité.

Servais se défilait particulièrement des femmes dont la langue trop bien pendue lui inspirait une salutaire épouvante.

Connu comme il l'était, et de plus exécré des habitants et des boutiquiers de la rue du Chemin-Vert, il ne pouvait penser à prendre cette direction et à affronter le rassemblement.

Il jeta un regard du côté de la rue de la Roquette.

Là il y avait aussi des pantalons rouges, mais moins de populaire et par conséquent moins de chance de rencontrer des gens à qui sa figure serait familière.

En conséquence il se dirigea vers la rue de la Roquette, espérant pouvoir passer sans encombre, mais n'en tremblant pas moins de la tête aux pieds.

Son chapeau rabattu sur ses yeux, le cou enfoncé dans les épaules, serrant l'enfant contre sa poitrine comme l'aurait fait un vrai père, il hâta le pas, croisant sur son passage des gens aux allures de fous, déserteurs du quartier pressés de regagner leurs logis depuis longtemps abandonnés, et se demandant s'ils n'allaient pas se trouver en face des décombres fumants d'une maison dévorée par l'incendie.

Ces gens ne faisaient point attention à lui, et il s'en félicitait.

Place de la Roquette un régiment de ligne barrait toutes les issues, surveillant l'entrée des deux prisons dans lesquelles on entassait par centaines des fédérés désignés pour les cours martiales, pour les conseils de guerre de Versailles.

— Pourvu que ça ne se gâte pas ici ! pensa Servais.

Il voulut passer.

On l'arrêta net.

En ces moments terribles, au sortir de la fièvre du combat, on ne choisissait point ses expressions et les apostrophes soldatesques étaient souvent ultra-brutales.

— D'où viens-tu, vermine ? demanda un sergent.

— Où vas-tu ?

— Tu sens la poudre...

— Fais voir tes mains...

— Lève le nez et montre ta gueule !

— Qu'est-ce que tu portes-là ?

— Allons, réponds donc !

— Si je n'ai pas répondu plus tôt c'est que vous parlez tous à la fois, répliqua Servais avec un prodigieux sang-froid, je porte un enfant, comme vous pouvez voir... je vais à la mairie du onzième déclarer la naissance de ma petite fille dont la pauvre mère est morte en la mettant au monde... Nous nous étions réfugiés dans une cave par crainte des obus...

Et tout en parlant, il montrait la petite créature qui, brusquement tirée de la couverture qui l'abritait, se mit à pleurer.

— C'est bon... passe !

Et le gredin passait.

Un peu plus loin, même arrêt, mêmes questions, mêmes réponses, même résultat.

L'enfant de Jeanne Rivat équivalait pour l'ex capitaine à un véritable *laissez-passer*.

Il poursuivit sa route rencontrant presque à chaque pas des piquets de gendarmes conduisant des prisonniers, et derrière eux, sinistres et sanglants, des tombereaux chargés de cadavres ramassés sur tous les points où la bataille s'était acharnée.

Au coin de la place Voltaire, Servais eut à subir un dernier interrogatoire, identique aux précédents.

Le terre-plein de la mairie était occupé par deux compagnies de lignards. Les fusils et les baïonnettes étincelaient.

Ecrasés de fatigue, brisés par la lutte effroyable soutenue depuis huit grands jours, les soldats montraient des visages pâles et amaigris, tachés de poudre.

Les vêtements boueux, l'arme au pied, quelques-uns dormaient debout, les bras croisés ou les deux mains appuyées sur le canon de leur chassepot.

D'autres campaient sur les trottoirs, faisant leur cuisine.

Dans les ruisseaux, en tas, des vêtements de fédérés, des vareuses, des tuniques, des képis, des sabres brisés, des fusils hors de service, les crosses en morceaux, les canons tordus.

Plus loin, des cadavres que les tombereaux n'avaient pas encore emportés, des cadavres la tête ou la poitrine trouées, noirs de sang.

Ailleurs, des femmes sanglotant, des jeunes filles, des petits enfants accompagnant leurs mères et s'accrochant à leurs jupes ; des bourgeois, des employés.

Celles-là venaient à la mairie réclamer des secours, du pain, ou leurs maris, leurs frères, disparus, arrêtés, morts peut-être.

Ceux-ci venaient déposer les armes de luxe et de fantaisie qu'ils avaient chez eux, et qu'on entassait dans des salles, après inscription et avec promesse de restitution.

Duplat sentit un frisson courir sur sa chair.

N'allait-il pas se jeter dans la gueule du loup ?...

Mais il était trop tard pour reculer.

Il poursuivit son chemin et, se donnant l'apparence d'un homme qui n'a rien à craindre, il franchit la grille de la mairie.

La cour était pleine de lignards, les escaliers encombrés de sergents de ville et de mouchards en bourgeois.

CHOSSES ET AUTRES

—Il paraît que, dans le courant de l'été, une seule mouche a 2,080,320 descendants.
 —Les lettres de Smyrne annoncent une belle récolte de figues pour la saison prochaine.
 —On a calculé que les fabricants de bicyclettes aux Etats-Unis ne produiront pas, cette année, moins de 450,000 de ces machines.
 —L'Angleterre importe chaque année au-delà de 10,000 tonnes de conserves de lapins provenant de l'Australie.
 —On calcule que la récolte du blé aux Etats-Unis sera, cette année, de 420,000,000 boisseaux.

—Lord Acton possède une bibliothèque privée de 60,000 volumes. C'est la plus considérable de l'Angleterre.

—Krupp, célèbre manufacturier de canon, paie \$290,000 de taxes par an. M. Bragadir, de Bucharest, manufacturier d'alcool et de bière, paie de son côté \$350,000 par an.

—La fille unique du duc de Hamilton, mort dernièrement, a \$800,000 de revenu par an. Elle n'a que onze ans et l'on a calculé qu'à sa majorité, ses revenus seraient de \$1,250,000.

Horoscope.—Ceux qui naissent en août, joignent à la beauté de leurs traits une grande douceur de caractère; ils sont affables et obligeants, mais mélancoliques et parfois boudeurs.

—La législature de Connecticut vient de passer une loi défendant le mariage à toutes personnes sourdes et muettes, épileptiques ou idiots, à moins que la femme ne soit âgée de 45 ans.

—Les nouvelles du sud de la Russie nous informe que la récolte des céréales a la plus belle apparence. Il faut faire exception pour l'orge, cependant, dont la récolte sera de 40 pour cent au-dessous de la moyenne.

—Les mines d'or de la Californie envoient à l'hôtel des monnaies de Corson, \$1,000,000 d'or tous les mois. Si l'on pouvait exploiter parfaitement les mines hydrauliques, cette production mensuelle serait de \$2,500,000.

—L'Inde a 27,000,000 acres plantés de ric; 18,000,000 de blé; 75,000,000 d'autres graminées; 1,600,000 de cannes à sucre; 250,000 de thé; 10,000,000 de coton; 1,000,000 d'indigo; 300,000 de tabac.

—Il y a, dans le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne, 103 cathédrales, dont 48 catholiques, 36 anglicaines, 12 de l'église d'Irlande et 7 épiscopaliennes.

—Comme on le voit, le catholicisme fait des progrès constants dans le Royaume-Uni.
 —On compte qu'il y a à Chicago, sur une population d'un million et demi, près de 400,000 Allemands, 300,000 Américains, 215,000 Irlandais, 55,000 Tchèque, 50,000 Polonais, 45,000 Suédois, 45,000 Norvégiens, 25,000 Anglais et 13,000 Français seulement.

—Un phénomène étrange s'est produit dans la seconde concession de North Dorchester, Ont. Pendant qu'un fermier nommé John Sneathlee et un bûcheron nommé Bolt étaient dans la forêt, ils ont été surpris en voyant qu'il pleuvait des pierres grosses d'un pois à un œuf de pigeon.

—L'une des curiosités de l'Exposition de 1900, à Paris, sera incontestablement la construction que vont ériger sur le Champ-de-Mars les viticulteurs de France. Cette construction, de près de 200 pieds de haut, affectera la forme d'une bouteille et initiera le visiteur, dans ses divers étages, à la fabrication des vins en général et du champagne en particulier.

Température du mois d'août.—Du 1er au 13, la température est variable avec fréquentes ondées;—du 5 au 13, pendant cette durée nous aurons encore plusieurs journées pluvieuses;—du 13 au 20, le temps est encore incertain durant les premiers jours;—du 20 au 27, la température est variable mais plutôt belle que mauvaise;—du 27 au 4 septembre, nous aurons de très belles journées durant ce laps de temps.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er juillet: La flotte française et son rôle stratégique, par l'amiral *.*.—Le plan de guerre

allemand, par le capitaine Gilbert.—France (1870), par G. Meredith.—La curiosité, conclusion, par Sully-Prudhomme, de l'Académie française.—Les bienfaits du crime, par C. Lombroso.—Je deviens colon, par H. le Roux.—Renée de France, par E. Rodocanachi.—Snobisme et néo-mysticisme, par C. Maclair.—Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam.

La quinzaine: L'opinion à Paris.—Le parlement: M. A. Descubes.—L'armée: Colonel X.—La marine: Commandant Z.—Mouvement scientifique: S. Meunier.—Agriculture: G. Conanon.—Théâtre: Ls Galley, M. Fouquier.—Expositions, Musées, Livres.—Pages courtes: Guy de Maupassant, Léon Daudet, Marie-Anne de Boyet, Georges Leconte, Jean Morvan, Firmin Maillard.

JEUX ET RECREATIONS

DEVINETTE JEU DE MOTS

Mais, xxxxxxxx! qu'as-tu donc? On dirait à xxx xxx que le xxxxxxxx a travagé xxx xxx, et que ta récolte est perdue.

ENIGME

Je passe pour monarque au milieu de la cour, Toujours un menu peuple autour de moi [riaillé]; Mes sujets sont de plume et mon trône de [paille], Et je suis toutefois le prophète du jour.

GRAVURE-DEVINETTE

Une voiture passe sur un pont, le conducteur entend hurler le loup. Cherchez l'animal.



SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE No 586

Métagramme.—Tournée et Journée.
 Devinette.—Les Misérables.
 Charade.—Cor-beau.

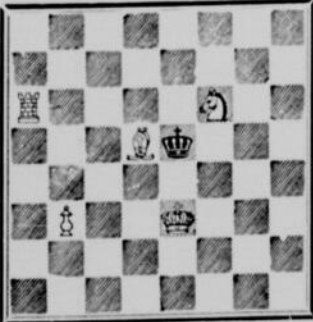
ONT DEVINE :

Mlle Rosa Henrichon, Eugirior Regnaleb, Mlle Clara Henrichon, Mlle Maria Saint-Amour, Léon Henrichon, Mlle Rose-Anna Saint-Amour, Jos. Saint-Amour, Mlle Marie Germain, Mlle Clémentine Germain, Mlle Schayer, Arthur Pouliot, Montréal; Ruhtra Regnaleb, Valleyfield; Dame P. A. Frenière, St-Jean P.Q.; Aimé Richer, St-Hyacinthe; Mlle Eugène Moulin, St-Théodore d'Acton; Butterfly, Mlle Bernadette Hébert, Québec.

LES ECHECS

PROBLEME No 181

Composé par M. Barrier (France)
 Noirs.—1 pièce



Blancs.—5 pièces
 Les blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 180

Blancs Noirs
 1 F 2 F D 1 ?
 2 Mat selon le coup des Noirs.

ACADEMI DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ces système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

VIN DE VIAL
 PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
 Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
 J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
 S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
 Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON
LEOTY
 8, Place de la Madeleine, PARIS
 Les Célèbres
Corsets
LEOTY
 Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.
 On peut se les procurer directement à Paris.
 Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
 Le **VIN** a l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
 PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
 Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
 possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
 CONTRE :
 la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

POUDRE
 — POUR —
LIQUEUR DE COMTE
 Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante
 Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.
 Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte.
 Prix : 25c la boîte.
 Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents
LA PHARMACIE NATIONALE
 216, SAINT-LAURENT
 MONTRÉAL

MESDAMES
 Toutes les dames élégantes
 Emploient.
"CREME LA SIMON"
 Mme ADELINA PATTI dit :
 "Elle est sans pareille."
 Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum
 Elle guérit en une nuit les Boutons Gercures Engélures
J. SIMON, PARIS
 Agent général pour le Canada :
C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

LA PRESSE
 JOURNAL QUOTIDIEN
 Le plus populaire des journaux français de Montréal
 Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE
 Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.
 Désirez-vous un commis ?
 Annoncez dans LA PRESSE.
 LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.
 Désirez-vous une servante ?
 Annoncez dans LA PRESSE
 Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.
 Désirez-vous retrouver un article perdu ?
 Annoncez dans LA PRESSE.
 Tout le monde reçoit LA PRESSE.
 Désirez-vous un emploi quelconque ?
 Annoncez dans LA PRESSE.
 Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.
 Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 juillet 1895
45,094
 La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.
BUREAUX
 71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie

**Grande Vente
DE STOCK
A Prix Réduits**

PROFITEZ DES BONS MARCHES

Tout notre stock de Rideaux en Dentelle Point Irlandais, à écarter à 20 p.c. d'escompte.

Tout notre stock de Rideaux en Dentelle Nottingham, Applique, Chenille, à écarter à 20 p.c. d'escompte.

Tout notre stock de Rideaux en Tapestry, à écarter à 20 p.c. d'escompte.

Tout notre stock de Tapis de Table en Chenille et en Tapestry, à écarter à 20 p.c. d'escompte.

Tout notre stock de Couvertures de Meubles, à écarter à 20 p.c. d'escompte.

Tout notre stock de Franges de Meubles, Guipures, Cordes, à écarter à 20 p.c. d'escompte.

Tout notre stock de Couvrepiéds blancs, à écarter à des escomptes de 10 à 25 p.c.

Tout notre stock de Toiles de Table salies, à écarter à des escomptes variant de 33 à 50 p.c.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES ! AUX DAMES

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMAOS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 RUE SAINT-LAURENT 6

1739

PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS


Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de MONTRÉAL (limitée).



LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 11 1/2 RUE GOSFORD
MONTRÉAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphimanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

Lapres & Lavergne
Le PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TÉLÉPHONE 7283

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue
19, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

18 Mois	50 ^{fr}	56 ^{fr}	62 ^{fr}
6 Mois	26 ^{fr}	29 ^{fr}	32 ^{fr}
3 Mois	14 ^{fr}	15 ^{fr}	17 ^{fr}

Prix de l'abonnement

On s'abonne sans frais dans les bureaux de la Revue et chez les Libraires et les Correspondants de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 50

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York et à la succursale, 1808, Notre-Dame. G. Herli, gérant.

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.